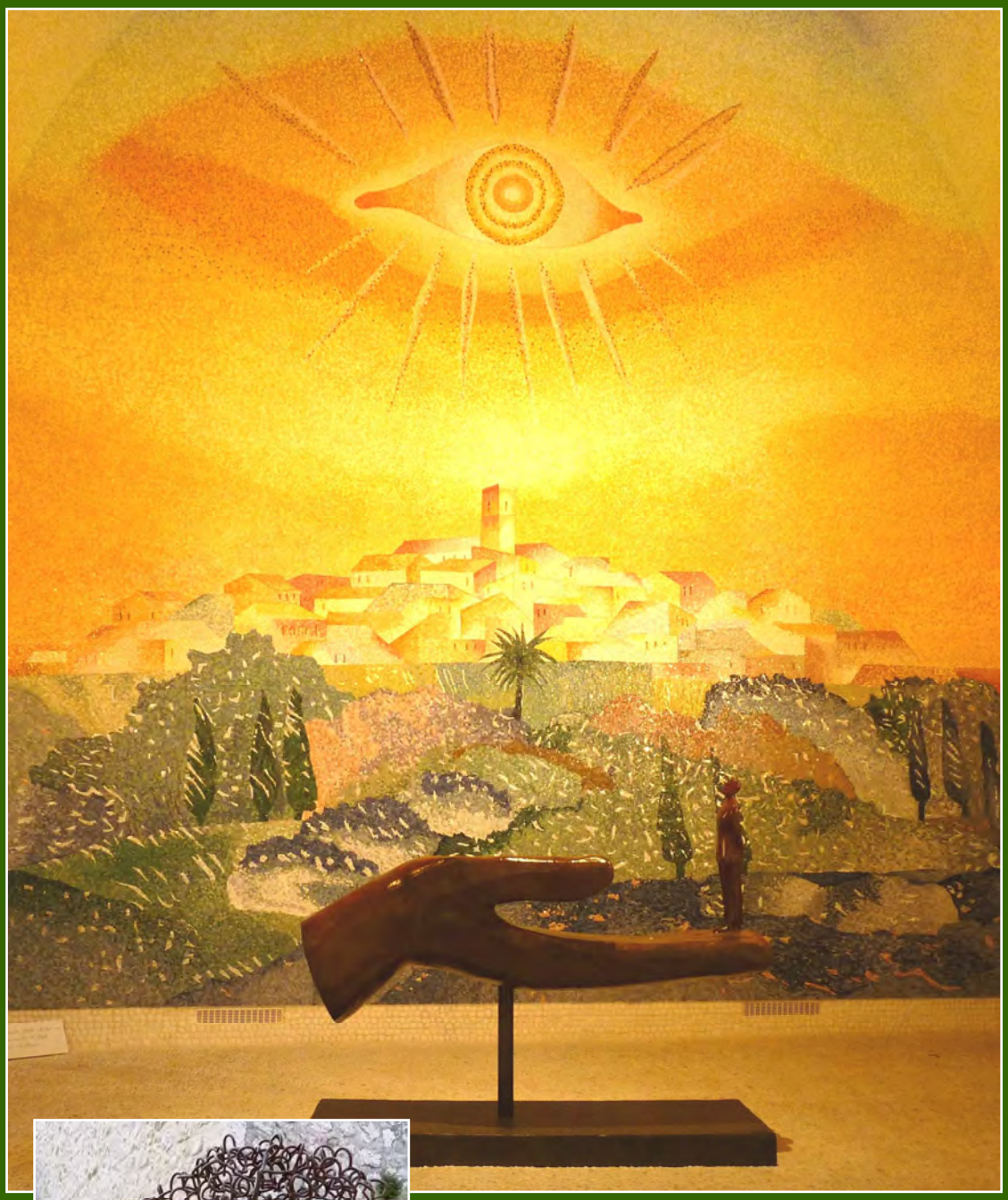
Association
des anciens élèves, professeurs, animateurs et amis de
LA MAÎTRISE
Bulletin de liaison

Retrouvailles 2010

"Laisser tout ce qui nous encombre..."



« Il vous précède en Galilée. »
(Marc 16,7

Vivre serait ainsi
une alliance

par-dessus la mort
et le désenchantement,

une remontée
vers la légèreté

qui naît
de s'entrevoir escortée.

L'absence
ne vient plus creuser
la désespérance,

elle réveille le goût
d'autres rendez-vous.

Marcher
à travers les rugosités,
se laisser dépayser,

attendre en soi
un Autre que soi.

La rencontre se fait
en chemin.

C'est plus tard
qu'on en reconnaît
le fruit,

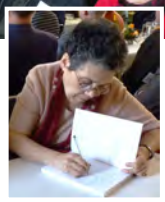
au goût de l'amour
et du pain retrouvés.

Francine Carrillo
Vers l'Inépuisable
Ed. Labor et Fides 2002

"Voir assez loin... se couler dans le mystère de l'être, dans sa beauté..."

Nicolle Carré

Été 2010



« *Je te rendrai grâce sur la cithare* »

ÉDITO

« Hier begann der Faden der Erinnerung spinnbarer Garn zu werden »

"C'est ici que le fil du souvenir, commença à devenir fil à tisser"

Regine Meier-Schomburg
Der Duft der Sommerwiesen
Wien 1992

SOMMAIRE

Vie de l'Association

- Assemblée générale annuelle p.3

Thème

- Nicolle CARRÉ : Au-delà des mots pp.4-9

« Ta souffrance, ma souffrance : Une question vitale ? » - Texte intégral.

Jubilés

- D'or, de diamant, de platine pp.10-12

Témoignage

- P. Jean Sarrazin pp.13-18

Un itinéraire… à trois temps. Entretien

- Pesmes en juillet :action de grâce p.19

« Joyeux anniversaire et jubilé, P. Sarrazin ! »

Retrouvailles

- L'album photos du 17 avril 2010 pp.20-21

9 rue de la Convention et Centre diocésain

Le courrier

- Éloignés mais en communion pp.22-23

Passages

- Au fil des mois et des jours… pp.24-25

Ils s'en sont allés vers leur accomplissement

Nos solidarités

- L'Escale pp.26-27

Vivre de Vatican II aujourd'hui

- La lettre du P. J.-Y. Lhomme pp.28-29

Après la tempête tropicale : réparer et poursuivre

Écrits et notes

- Récits et écrits d'"anciens"… pp.30-31

D'hier à aujourd'hui ; échos

Rédaction et Conception graphique
Jean-Marie Gautherot
Photos :
J-M.G., J.-M. Meunier, R. Laithier, Jacques Péré
J-Y. Lhomme et alii
Impression : Burs Édition Besançon

Couverture

◆ Chapelle des Pénitents blancs
Saint-Paul de Vence
(17e siècle)
décorée par J.-M. FOLON
Mosaïque de 106 m² ornant le chœur (murs et voûte)
Réalisée en atelier de 2003 à sa mort en 2005 et assemblée en 2007 par un atelier milanais
(technique dite de Ravenne)

◆ Grand Néabari
Saint-Paul de Vence
(angle extérieur gauche de la Chapelle)
Sculpture – acier soudé – BOSIO 2009

◆ Francine CARRILLO
Théologienne et Pasteure
(52 traversées pour 52 semaines)

Laurent BOSIO
Peintre, sculpteur
né à Nice (1964)
où il demeure
et a son atelier

Jean-Michel FOLON
Né à Uccle (Belgique)
le 1er mars1934
mort à Monaco
le 20 octobre 2005
Dessinateur, peintre graveur, sculpteur céramiste, illustrateur concepteur d'affiches de tapisseries de mosaïques, de vitraux et de décors

Résonance

*Tout retour sur une vie,
somme ou fragment,
comme toute commémoration calendaire,
inaugure une nouvelle lecture
de ce qui a été vécu
– posé, reçu ou souffert.
Lecture moirée des reflets du temps
et bruissante des harmoniques
des lectures antérieures.*

*Les fils de l'écheveau du passé
s'entrecroisent, et sur la trame du présent,
va et vient le fil de chaîne,
tissant lentement le sens.
Le tracé devient alors dessin,
le récit devient texte,
une histoire prend forme,
qui deviendra mémoire…*

*Ainsi en va-t-il des instants et des moments
des vies déroulées,
qui se disent ou s'écrivent,
en des mots qui, muant le temps en durée,
révèlent l'être.*

*C'est vers de tels déchiffrements pérégrins,
que nous emmènent les récits de vie
des jubilaires et ceux de nos Anciens,
"grands témoins" de l'histoire
de la pépinière où nous avons grandi.*

*Non pour visiter seulement ou revisiter
les paysages du passé,
mais, tamisant avec eux les sables
de la rivière vie,
pour découvrir les pépites enfouies
qui racontent la source
et, avec les galets, glissent vers la mer…*

*C'est à une plongée dans des profondeurs
plus escarpées de l'être que Nicolle Carré
invitait ses auditeurs bisontins du 17 avril
dans une "conférence" qui tenait, au vrai,
de la méditation à haute voix
plus que du discours argumenteur.*

*Venue du tréfonds d'une vie
touchée naguère par l'aile de l'ange noir,
cette parole, tout entière tendue
vers le dévoilement et la saisie du Sens
et frémissante d'Espérance,
s'est habillée des harmoniques
de la Parole.*

Jean-Marie Gautherot

Samedi 17 avril 2010

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Pour une dynamique plus participative…

Si, au cours de l'année écoulée, le Conseil d'administration de l'association n'est pas resté inactif, tous les chantiers lancés depuis deux ans sont loin d'avoir tous été ouverts…Le centenaire de la Maîtrise que nous célébrerons en 2011 devrait être l'occasion d'un nouvel élan. C'est à une plus grande mobilisation du plus grand nombre qu'a appelé notre président.

C'est au 9 rue de la Convention, en salle Saint Matthieu – l'ancienne étude des Petits – que s'est tenue l'assemblée générale 2010, qui a réuni quelque 80 anciens (d'un très large éventail d'âges), heureux de retrouver un cadre familier, dont le Conseil régional, avec la mise à disposition de son parking, avait facilité l'accès, et que le P. Christophe Bazin, responsable de l'Escale était heureux d'ouvrir à tous dans un espace rénové.

Comme l'an dernier, les rapports d'activité et financier avaient été remis à tous les membres présents, aux fins d'information exhaustive et précise et pour ménager, dans le temps restreint de l'AG, un espace plus abondant aux échanges et au dialogue.

Mémoire et Hommage

Ouvrant l'assemblée générale, Gabriel Mignot a d'abord fait mémoire des nombreux anciens, disparus au cours des douze derniers mois (cf. notre bulletin de printemps et les pages 28-29 ci-après) – dont Maurice Bolard et Edmond Scheer, fidèles membres engagés durant de longues années au sein du Conseil.

Un grand salut fraternel de bienvenue était ensuite adressé aux cinq prêtres qui fêtaient cette année un jubilé sacerdotal d'une singulière solennité et dont quatre d'entre eux étaient présents (cf. ci-après).

Après avoir rappelé les projets restés jusqu'ici en sommeil et que le Conseil entend engager au fil des prochains mois – groupes de travail *Musique* et *Art sacré*; enquête sociologique sur les parcours des anciens Maîtrisiens – le président focalise l'attention sur l'évènement central de 2011 qui fédèrera les initiatives et les énergies jusqu'aux retrouvailles prochaines : la célébration du centenaire de la Maîtrise.

2011 : ANNÉE CARDINALE

✱ *L'histoire en images de la Maîtrise*

Et d'abord, un DVD d'une vingtaine de minutes, conçu par Gabriel Mignot, scénarisé à partir de photos, de films et de bandes sonores d'archives – imposante documentation réunie avec la collaboration de quelques anciens, familiers des images et du son – et dont la réalisation technique a été confiée à Bertrand VINSU, "jeune ancien" de *l'Escale* (2008-2009) et vidéaste professionnel.

Les participants des retrouvailles ont eu le plaisir d'en visionner et d'en commenter de manière critique une ébauche, avant qu'un prototype n'en soit de nouveau évalué en atelier le 7 mai dernier, pour un pressage à l'automne et un lancement (15 €) dans le prochain numéro de Noël de ce bulletin.

✱ *La célébration du centenaire*

Pour l'occasion, le Conseil tenait à réunir, aux côtés de Mgr Lacrampe, deux anciens de la Maîtrise en charge d'un diocèse, Mgr Gérard Daucourt, évêque de Nanterre, et Mgr Philippe Ballot, archevêque de Chambéry et évêque de Maurienne et de Tarentaise. Leur disponibilité a donc décidé de la date des retrouvailles 2011, fixée au samedi 4 juin.

Le Conseil examine la faisabilité (modalités matérielles et coût) d'une organisation de la totalité de la journée à la Maîtrise, au 9 rue de la Convention.

L'évènement sera marqué par

- une conférence débat de Mgr Gérard Darcourt sur « *L'église et l'évangélisation aujourd'hui dans les grands ensembles urbains* », précédée par la publication d'un dossier thématique dans le bulletin ;
- une exposition à caractère historique, complémentaire du DVD réalisé ;
- la rédaction du chapitre de l'histoire de la Maîtrise prolongeant l'ouvrage d'Amédée Legrand ;
- l'édition d'une anthologie des œuvres musicales des abbés Sarrazin et Monin ;

Il est souhaité que ces travaux donnent lieu à une collaboration étroite et fructueuse entre les « anciens » et les « nouveaux » Maîtrisiens (ceux des années 70 jusqu'aux résidents et anciens résidents de *l'Escale*).

BILAN FINANCIER
de l'année civile 2009

une présentation détaillée en a été remise aux membres présents à l'AG

RECETTES 5 438, 60 €

DÉPENSES: 5 735,83 €

Balance : **-** 297,23 €

DONS

- en faveur de *l'Escale* 2 560 €
  émanant de 58 donateurs.
- en faveur de l'Hôpital Ste Anne (Mananjary/Madagascar) 2 540 €
  émanant de 51 donateurs.

Un oubli ?…. Merci d'y penser

COTISATION 2010

Un papillon portant : nom, prénom, téléphone, adresses postale et courrielle

Un chèque de 20 € à l'ordre de *Association des Anciens de la Maîtrise*

NOS SOLIDARITÉS

Hôpital Ste Anne (Mananjary) : chèque à l'ordre de *Missions Étrangères de Paris* portant mention « *soutien à HSA Mananjary* »

L'Escale – la Maîtrise : chèque à l'ordre de : *Association diocésaine de Besançon* portant mention « *soutien à l'Escale* »

COURRIER À ADRESSER À NOTRE TRÉSORIER

Raymond LAITHIER, 4 Impasse des Vaujeans 25 660 Montrond-le-Château

« Il m'a fallu des jours et des jours pour que
des mots se forment en moi
à propos de la souffrance.
J'étais sans cesse habitée
par des visages et ne pouvais rien dire.
Et c'est pareil quand je pense
à ma souffrance
car je n'arrive pas à penser la souffrance.
Il y a en elle

Un au-delà des mots

Pourtant, je voudrais, ce matin, parler de ce qui nous touche tous, les uns et les autres ; laisser le cœur s'ouvrir, être en contact avec le profond voire le plus profond de nous-mêmes, sans avoir à le cacher parce qu'une loi tacite interdit de parler de la souffrance. Je suis convaincue que si, malgré les progrès que nous avons faits, nous sommes encore en retard, en France, dans les traitements contre la douleur, c'est bien que, à travers la douleur qui affecte nos corps, c'est notre rapport à la souffrance qui est mis en question et plus profondément, notre vision de l'homme. »

Laurent BOSIO
Grand Néabari, Vence
(*détail*)

Notre corps est un révélateur de notre être. On exhibe les corps comme des objets, mais on les méprise beaucoup. Quand le corps est atteint, c'est l'être tout entier qui est mis en question et bouleversé. Il y a des moments où la douleur peut être telle que l'on est comme une bête, recroquevillée ou affolée, que les repères tombent. Les belles images de maîtrise s'écroulent ; l'idée qu'il suffit de vouloir ne tient plus la route, les beaux discours tombent. Trouver du réconfort dans la prière paraît un déni de notre douleur et une impossibilité, voire une absurdité ou un mépris de la souffrance vécue.

Dire sa douleur, montrer sa douleur c'est, pour un certain nombre d'entre nous, montrer notre souffrance, oser dire : « Voyez ce que je suis devenu, voyez dans quel état je suis »… Selon notre histoire personnelle, selon l'impression que nous avons de l'image que nous devons présenter de nous-mêmes, selon ce à quoi nous suspendons notre valeur, nous oserons ou non montrer notre douleur ou/et notre souffrance. Nous oserons ou non la montrer aussi selon notre relation à l'autre, sa qualité de présence, son regard. Il y a un rapport étroit dans la maladie, dans la maladie grave notamment, entre douleur et souffrance. Nous savons bien que, lorsque nous avons mal et qu'un être aimé nous rend visite, la douleur peut baisser, à moins d'être intolérable. A l'inverse, si nous sommes seuls, abandonnés, la douleur va augmenter. La douleur n'est jamais simple douleur car nous sommes des êtres humains.

Il nous faut lutter contre la douleur, exiger des soignants qu'ils mettent en place les traitements nécessaires pour que nous puissions mener une vie où nous ne soyons plus esclaves de nos douleurs. Il règne encore trop l'idée que ne pas vouloir souffrir a quelque chose de louche. Trop nombreux encore sont les soignants qui s'occupent de soigner la carcasse en négligeant la douleur, surtout chez les personnes âgées, comme si la douleur était normale ! Certes, nous ne nous réduisons pas à notre corps, mais nous sommes notre corps, pleinement. Ne soyons pas obligés d'en rajouter pour être pris au sérieux ou ne soyons pas voués à dire que cela ne sert à rien de parler.

Ta souffrance, ma souffrance : une question vitale ?

Je vous propose de méditer sur la place de la souffrance dans nos vies, la place que nous accordons à la souffrance, le rapport entre la souffrance et la vie.

Quand la souffrance est là on veut en être débarrassé. Quand elle s'installe, il y a une question : comment continuer à vivre ?

Comme beaucoup d'entre nous, j'ai lutté contre la souffrance, durant une bonne partie de ma vie…

Je pensais que moins on en parlait, moins elle envahissait. Je me disais que les autres en avaient assez à porter et que je ne pouvais pas leur imposer « cela » en plus.

Comme disent mes patients, je l'enfonçais au fond de moi… On peut enfoncer sa souffrance jusqu'à vivre sans être des vivants ou jusqu'à mourir de chagrin.

Peut-on encore vivre quand on souffre ? C'est là une question vitale. Et qu'est-ce donc que vivre ? La souffrance est-elle le contraire de la vie ? Ou y a-t-il un accord possible entre les deux ? Si on ne peut éliminer toute souffrance, peut-on apprendre à moins souffrir, voire à être heureux, malgré la souffrance ?

La souffrance est une question vitale parce qu'elle est au cœur de toute vie, elle est ce qui peut enlever les raisons de vivre.

Elle est la question qui regroupe toutes sortes d'autres questions et notamment la question du sens de la vie, la question de notre place parmi les autres, la question de la solitude.

On se sent souvent seul, très seul, quand on souffre.

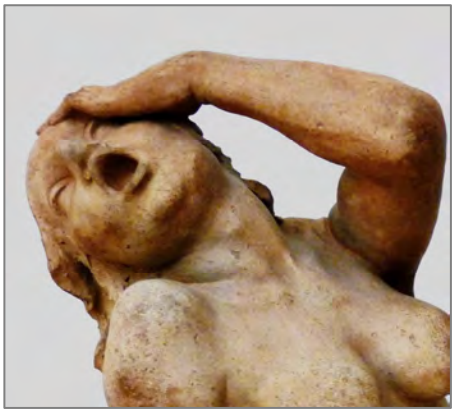
POURQUOI NE PARLONS-NOUS PAS DE LA SOUFFRANCE ?

⁕ Ne pas parler de la souffrance, de la maladie, de la mort c'est faire comme si elles n'existaient pas et essayer de les empêcher d'advenir en faisant "comme si. Dans la souffrance, on se sent démuni ; on a l'impression de ne rien pouvoir faire. Alors pourquoi en parler si on ne peut rien faire ?

⁕ De plus, si je ne faisais pas "comme si" ou si je ne prenais pas sur moi, je risquerais d'être rejetée. Que de familles dans l'épreuve avouent qu'on ne les invite plus parce qu'ils ont une mine trop triste ou, encore plus souvent, parce qu'ils gênent. Ils rappellent que ce qui leur est arrivé, cela peut arriver aussi aux autres.

⁕ Dans le fait de ne pas exprimer sa souffrance, de ne pas oser en parler, n'y a-t-il pas, pour la plupart d'entre nous, des raisons très lointaines : sentiment que les parents et les grandes personnes sont bien trop occupés pour nous écouter, qu'ils ont des choses plus importantes à faire ; sentiment aussi qu'on leur fait de la peine et qu'on ne peut leur imposer une chose pareille, surtout lorsqu'ils sont si appliqués à vouloir se prouver qu'ils sont de bons parents, qui font tout pour leurs enfants. Tant de parents se sentent coupables à l'idée de ne pouvoir tout faire pour leur enfant et de ne pas arriver à lui éviter toute souffrance. Comment, pour un enfant, oser être malheureux quand on se sent ainsi responsable de faire le bonheur de ses parents ?

Tant de personnes malades ne parlent pas de leurs souffrances pour ne pas peser sur leur entourage et tant de proches ne parlent pas à celui qui est malade, pour ne pas peser. Des fossés se creusent alors et chacun est seul, terriblement seul.



Femme criant, Artiste inconnu vers 1700. Bode-Museum, Berlin (*détail*)

Nous ne parlons pas de la souffrance parce que l'on nous a dit et nous croyons qu'il faut être fort.

On nous a dit aussi qu'il y a plus malheureux que nous. Que de fois j'ai entendu dire : si je regarde ce que vous avez vécu, je ne devrais pas me plaindre ; comme si ce qui arrive aux uns rendait sans importance ce qui arrive aux autres.

Est-ce que je crois que je peux être entendu(e) dans ma souffrance, est-ce que je crois que je peux être pris(e) en considération ? Nous avons tous besoin de nous sentir reconnus, et cela surtout aux moments où nous ne savons plus nous-mêmes qui nous sommes, où nous avons l'impression que notre vie est invivable, où nous ne savons pas si nous tiendrons et comment. Nous avons alors besoin d'un regard, d'une parole qui nous infusent la vie, qui expriment : « Tu comptes pour moi, tu as du prix à mes yeux » (*Is.*).

Nous ne parlons pas de la souffrance pour des raisons sociales

⁕ Parce que nous appartenons à une société de l'image, il y a un risque à ce que ne soit reconnu comme souffrance que ce qui frappe le regard, et non pas la souffrance qui habite nos quotidiennetés. La souffrance reconnue comme telle sera celle qui est visible, celle qui fait consensus, parce qu'elle frappe l'imaginaire.

« Je n'ai personnellement qu'une "expérience" externe de la souffrance, écrit quelqu'un. J'ai vu mourir mon frère d'un cancer des poumons à 40 ans, dans la révolte, et une belle sœur de dix ans mon aînée, atteinte d'un cancer des os généralisé, dans un désespoir tragique ».

Cette parole est terrible parce qu'elle exprime la souffrance de quelqu'un qui n'a rien pu faire ou qui a cru ne rien faire et, dans le même temps, la personne qui l'a dite semble dire que certaines souffrances, les siennes, ne sont rien, comme si, quand on souffre, cela pouvait être rien. C'est terrible.

Pourquoi tant de révolte, pourquoi tant de désespoir ? N'est-ce pas, en partie, à cause de cette barrière entre nous que semble dresser la souffrance alors que la souffrance pourrait et devrait être partage parce qu'elle nous concerne tous.

Nous nous sentons démunis devant la souffrance de l'autre, quelquefois plus encore que dans notre propre souffrance.
Nous voudrions faire quelque chose, supprimer cette souffrance, voire la porter. Or, ce n'est pas possible. Personne ne peut vivre la souffrance de l'autre à sa place.

Mais nous ne sommes pas sans rien pouvoir, comme nous le croyons trop souvent. Nous ne pouvons peut-être rien faire mais nous pouvons ne pas fuir, nous pouvons être là, à côté, présents. Il ne s'agit pas d'assistance, de prise en charge, mais de prendre soin. Je ne peux accompagner qu'à la mesure où j'accepte de souffrir. Se tenir là. Ainsi se fait le passage du "je", tout seul, au "nous", ensemble.

Nous ne sommes pas sans rien pouvoir
Nous ne pouvons peut-être rien faire
mais nous pouvons ne pas fuir,
nous pouvons être là, à côté, présents

Dans un stage que j'animais, un homme vint à la pause me voir avec sa femme. Ils parlèrent. Il était en phase terminale d'un cancer. Il dit doucement à sa femme et me dit : « Tu ne peux pas comprendre ma souffrance ». Elle acquiesça, le regardant avec amour. Et il continua : « Je ne peux pas comprendre la tienne ». Ils étaient là ensemble, avec juste quelques mots, pleinement présents l'un à l'autre, irradiant la vie alors qu'ils parlaient de mort et de mourir.

POURQUOI PARLER DE LA SOUFFRANCE ?

L'expérience montre que parler de ce qui nous habite fait du bien. Lorsqu'on parle de sa souffrance, on est moins seul, parce que l'on partage. Parler de la souffrance lui donne moins de prise. Mais, pour cela, il nous faut apprendre à dire.

Si la souffrance n'est pas dite, elle n'a plus de limites, plus rien ne l'arrête ; elle peut alors devenir folle et tuer. On peut devenir fou de souffrance. En apprenant à dire ma souffrance, je ne m'y suis pas habituée ; mon cœur s'est élargi ; j'y ai mis des larmes à la place de la révolte. Je me suis ouverte.

Vivre c'est d'abord cela :
aimer et être aimé.

⁕ Parler de notre souffrance, permettre à quelqu'un d'en parler, c'est non pas lui chercher une explication, un sens, mais c'est refuser de se laisser engloutir par elle. C'est déclarer que si la souffrance n'a pas de sens, l'homme qui souffre en a un.

⁕ Si nous parlons de la souffrance, ce n'est pas tant parce qu'elle peut nous délivrer un message que parce que, face à ce qui nous entame, parler c'est cesser d'être seul, c'est entrer dans une démarche de confiance. La parole est un appel en même temps qu'une reconnaissance qu'il y a encore de l'espoir, parce que nous ne sommes pas seuls. Nous n'avons pas tant besoin d'être compris que d'être reconnus comme des vivants, accompagnés.

⁕ Parler de la souffrance, c'est changer de regard, de relation envers la personne qui souffre et entrer dans le mystère de l'être et des solidarités.

C'est nous tenir ensemble, alors même que nous sommes démunis, et parce que nous sommes démunis.

Dans ce sens, deux citations de malades, tirées du livre des états généraux du cancer :

« *J'aurais besoin que quelqu'un me parle ; j'aimerais que l'on vienne à moi* ».

« *La maladie suscite comme un besoin de parler, de se dire, de mettre des mots sur la souffrance, d'être entendu et reconnu. Il y a bien des accompagnements à la mort, pourquoi pas des accompagnements à la vie ?* »

A cela, j'aimerais ajouter : ce n'est pas la souffrance qui nous fait parler mais la vie plus forte que la mort, la vie plus forte que la souffrance. La souffrance peut abattre mais pas l'amour qui, lui, peut nous faire traverser la souffrance.

Si je ne regrette pas d'avoir été malade, ce n'est pas à cause de la souffrance mais parce que la souffrance a été une épreuve traversée, traversée par mon mari et moi ensemble, parce qu'il m'a accompagnée, parce que tout plein de soignants se sont battus avec moi, pour moi. Et cela, c'est déjà une victoire, même si j'étais morte, car nous avons remporté le combat de l'amour et je crois que vivre, c'est d'abord cela : aimer et être aimé.

Il faut aussi parler de la souffrance pour démystifier certaines croyances à propos de la souffrance. Elles ne font que produire révolte ou résignation et nouvelles souffrances.

MILTHON (né en 1963 en Colombie)
"*L'aube*", Vence
(Résine. Hauteur ; 5 m)

D'OÙ VIENT LA SOUFFRANCE ?

Je voudrais vous raconter une histoire à propos de l'euthanasie. Elle m'est arrivée peu après ma sortie d'hôpital…

J'étais chez des amis pour la fin de la soirée de Noël. C'était un rituel entre nous. A un moment, je dis : « Cela a dû être dur pour l'équipe qui m'a soignée parce qu'ils ont dû se demander si, à certains moments, ils n'étaient pas dans l'acharnement thérapeutique, puisque l'on avait dit à mes enfants que l'on ne pouvait plus rien faire pour moi. Et cependant ils continuaient et ils m'envoyèrent dans un autre hôpital, espérant que l'on m'y opèrerait ». Mon amie rétorqua : « Ils ont plutôt dû se demander s'il ne fallait pas te faire une piqûre ». Ma vie, qu'ils avaient pleurée, leur semblait ne plus être une vie, au moment où j'étais en réanimation, avec des tuyaux partout, incapable du moindre mouvement.

Au nom de quoi et de qui ?

Au nom de quoi et de qui ma souffrance était-elle intolérable ? Est-ce que nous ne déclarons pas, bien souvent, au nom de ce dont nous avons peur, que la vie de l'autre n'est pas vivable ? Mes amis étaient-ils pour l'euthanasie parce qu'ils n'auraient pas voulu être dans la condition dans laquelle j'étais ? Ils n'auraient pas voulu y être parce qu'ils s'imaginaient cette condition invivable. Ils ne m'ont rien demandé de ce que j'y vivais. Ils se sont identifiés. Comment ? En imaginant, à partir de quelques indices.

Or, qu'est-ce que je vivais ? Je vivais que je comptais pour ceux qui se battaient pour moi : soignants, famille, conjoint. Je sentais que des mots d'amour étaient échangés et me permettaient de percevoir que c'était bien cela ce que j'avais voulu faire de ma vie : vivre l'amour ; même si je l'avais fait avec maladresse.

L'imagination a fait passer mes amis à côté de ce qui se passait vraiment. La puissance de l'imagination est telle qu'elle peut nous fermer, nous empêcher de voir, d'entendre.

Voir la dignité de chaque être humain

Cette histoire m'a beaucoup fait réfléchir, car ce que je raconte maintenant, j'étais bien incapable de le formuler quand j'étais mourante. Je n'avais alors aucune force pour réfléchir, pourtant je vivais, et très profondément. Mon état physique n'avait rien à voir là dedans. Si, il avait quelque chose à voir ; je vivais que mon être dépassait ce que l'on en voyait. Je n'avais pas à revendiquer un droit à la dignité ; je la vivais.

Pourquoi ne voyons-nous pas la dignité de chaque être humain ?

Nous ne voyons pas la dignité de l'être humain, je crois, parce que nous étiquetons… et nous étiquetons parce que nous réduisons le monde, les gens, nous-mêmes à notre perception limitée.

Si nous pouvions voir vraiment la dignité de l'être humain, cela bouleverserait toutes nos relations. Il y aurait beaucoup moins de demandes d'euthanasie, on ne dirait plus autant que tuer l'autre est amour, on lutterait pour la vie jusque dans la souffrance. La souffrance qui accompagne la maladie et tous ses renoncements pourrait devenir chemin d'initiation. La souffrance ne serait pas supprimée mais elle serait transformée, parce qu'on verrait assez loin ; on se coulerait dans le mystère de l'être, dans sa beauté. On cesserait de s'identifier et d'identifier l'autre à toutes ses limites.

ÉTIENNE – né en 1952 à Grenoble
(fils du peintre Arcabas)
Baiser dans le vent - Vence 2008

CHANGER LE RAPPORT À LA SOUFFRANCE

Il nous faut laisser tout ce qui nous encombre et ne fait qu'ajouter de la souffrance à la souffrance. Je me souviens de l'étonnement émerveillé d'une de mes patientes qui, un jour, dit : « Oui j'ai eu un certain nombre de souffrances dans ma vie mais, à partir de là, je me suis fabriqué d'autres souffrances, plus grandes encore ».

Elle prenait conscience qu'elle s'était braquée contre la vie parce que celle-ci n'était pas telle qu'elle la voulait. Elle s'était fabriqué d'autres souffrances pour ne pas vivre les premières.

Et voici un exemple exactement inverse : il y a deux jours, quelqu'un de proche m'a téléphoné en me disant que son fils de deux ans et demi venait d'être diagnostiqué comme ayant des troubles du développement du spectre de l'autisme.

Nous avons parlé. Elle disait : « Je m'y étais préparée, mais pas mon mari. Il dit qu'il lui faut un peu de temps ». Puis : « Nous nous sommes quand même dit que nous avons de la chance d'avoir notre fils… Nous avons choisi d'être heureux avec notre fils tel qu'il est ».

Il y avait une force et une humilité inouïe dans ses mots. Humilité, car elle ne prétendait pas se débrouiller seule.
Elle me disait : « Appelle-moi quand tu reviendras de Besançon ».

Une des façons que nous avons de refuser la vie est de vouloir tout expliquer. La souffrance est mystère. Nous avons construit un certain nombre d'explications à ce mystère parce que ne pas savoir est insupportable. De là viennent les fausses croyances auxquelles nous nous cramponnons.

GEORGE
(née à Toulon en 1966)
Habeas, Acte I
Bronze d'airain
J'apprivoiserai mes libertés
Vence

Quelques fausses croyances

✳ La souffrance est la conséquence du péché ;

✳ Si on a la foi, on ne doit pas souffrir ;

✳ S'il y a la souffrance, Dieu n'existe pas ou il n'est pas bon.

Il y a derrière ces affirmations l'idée que si cela ne va pas, il y a un coupable : Dieu ou l'homme. Selon les moments, les époques, les personnes, on va défendre l'un ou l'autre.

« Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ».

Répondons, en quelques mots, à l'affirmation que la souffrance est la cause du péché ou à celle qui va avec : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ». Voici comment Jésus y répond.

Quand il va guérir l'aveugle-né, ses disciples demandent : *« Qui a péché, lui ou ses parents* ? » (Jn 9, 9) Jésus répond : *« Ni lui, ni ses parents* ».

Il réfute ainsi l'idée que tout malheur est la conséquence du péché. Ne cherchez pas de coupable, dit ainsi Jésus. N'invoquez même pas le péché originel. Devant le mal et la souffrance, nous cherchons toujours une explication, « pourquoi ? », ou un coupable.

Jésus, lui, dit où ça mène : à l'action de Dieu. « *C'est pour que soit manifestée l'action de Dieu* », et il agit. "Pour que" ne signifie pas que le but du malheur est la manifestation de Dieu. Ce serait de la perversité. "Pour que" signifie "de cette sorte".

La conséquence du malheur, c'est : Dieu accourt. De même, lorsque Jésus dit : « *Cette maladie est pour la gloire de Dieu* », il répond où ça mène : à l'action de Dieu. "C'est pour que soit manifestée l'action de Dieu". L'action de Dieu, sa manifestation, c'est-à-dire sa révélation, c'est cela sa "gloire". « *La gloire de Dieu c'est l'homme vivant* », disait Irénée, au 2ème siècle de l'Église.

JOB 1956
Pierre de GRAUW,
sculpteur (né en 1921)
« *Job est creusé,*
non pas sculpté, mais creusé
par la maladie
autant que par la gouge...
Job est creusé mais debout. »
(Michel Jondot)

Pourquoi et pour quoi la souffrance si Dieu est bon ?

Je ne sais pas.

L'Inde dit que notre souffrance vient de notre dualité, c'est-à-dire de la division intérieure.

Je regarde Jésus. Il a pleuré à la mort de son ami Lazare. Il a souffert de la souffrance de ceux qui venaient à lui. Il a passé sa vie à lutter contre la souffrance. Pas seulement la souffrance liée à l'atteinte du corps mais toutes les souffrances. C'est cela d'abord qui m'intéresse. Personne, plus que lui, n'a lié le corps et l'âme. Le mot "vie" revient sans cesse en sa bouche : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie* ». Il a pitié des foules qui sont comme un troupeau sans berger, il donne un avenir à la Samaritaine, à Zachée, à tous ceux qui le suivent.

Jamais il n'a répondu à cette question de la souffrance mais, avec lui, la souffrance n'est pas close sur elle-même. La guérison du paralytique m'a beaucoup frappée quand j'étais malade. Voilà un homme dépendant, couché. Jésus le met debout. Il le met debout d'abord dans son cœur, en lui disant : « *Tes péchés te sont remis* » c'est-à-dire "Tu es libre". Quelle extraordinaire déclaration quand on se sent ligoté, non seulement dans son corps mais dans son être. De la même façon, quand j'ai rechuté, mon psychanalyste m'a dit : « Ne dites pas "si je guéris" mais "quand je guérirai" » ; car à quoi bon la santé du corps si mon être intérieur est malade. C'est l'être tout entier qui a besoin d'être guéri, corps et âme. Cela, nous ne le pouvons pas seuls, si grands soient nos moyens.

« Si tu savais le don de Dieu »

P. de GRAUW Étain sur bois

Pour moi, Jésus laisse ouverte la question des causes de la souffrance et il y répond par sa vie, son regard sur ceux qu'il croise, par sa réponse vécue jusqu'à en mourir. A la question : « Qu'est-ce que la vie ? D'où vient la vie ? », j'entends personnellement sa réponse dans sa parole à la Samaritaine : « *Si tu savais le don de Dieu* ». Jésus est mû par la vie, par Dieu, c'est tout un, au point de dire : « *Je suis le chemin, la Vérité, la Vie* ».

Quand je regarde la façon dont il a souffert, je perçois que, en lui, vie et souffrance ne sont jamais séparées.

Il y a en Jésus une confiance inextinguible. C'est cette confiance qui lui a fait remporter la victoire. Ce n'est pas sa force, celle qu'il mettait en lui-même, tout seul, mais celle qu'il mettait en Dieu, en Dieu qui vivait en lui, ce qui appelle une démarche personnelle et non pas la simple passivité.

J'aime croire en un Dieu qui souffre, non pas parce qu'il souffre et que sa souffrance me consolerait de la mienne mais parce qu'il me montre un chemin de vie à travers la souffrance elle-même.

Ange soutenant le Christ au tombeau.
Bois polychrome
art rhénan
vers 1420.
Bode-Museum, Berlin.

Et je fais mienne cette parole d'Etty Hillesum : « *La question n'est pas ce que Dieu va faire de nous dans la souffrance mais ce que nous, nous allons faire de lui* ». Cela, Jésus-Christ me l'apprend parce qu'il le vit en plénitude.

Choisir la vie

La souffrance est une question qui appelle une réponse personnelle et non pas des explications. La réponse personnelle est toujours du côté de : qu'est-ce que vivre pour moi ? Et qu'est-ce qui va m'aider à vivre ? Quand on est dans la souffrance, il ne s'agit plus d'être pour ou contre la souffrance mais de vivre. Ce n'est pas la souffrance qui va donner du sens à la vie mais c'est la vie qui va nous permettre de trouver encore du sens à la vie, malgré la souffrance.

Renoncer à s'identifier au malheur, c'est continuer à se battre, c'est choisir la vie, c'est construire l'homme que soudain on ne sent plus, qu'on ne voit plus.

Dans une des interprétations qu'il fait du Talmud, Levinas oppose Abraham et Ulysse. Ulysse est celui qui rêve de revenir d'où il était parti, là où il connaissait tout et ne risquait rien. Abraham, lui, est celui qui, au nom de la promesse faite par Dieu, quitte son pays. L'un ne croit pas à la vie, puisque la vie est, pour lui, dans le passé, dans le déjà connu, et l'autre croit à la vie avec tous les risques que cela contient.

QUELQUES BALISES POUR VIVRE

✲ Je voudrais souligner tout de suite l'importance de l'accompagnement. J'ai été merveilleusement accompagnée. Ce n'est pas parce que l'on n'en est pas conscient que cela n'a pas un effet réel. Quand j'ai avoué à ma fille que je ne me souvenais pas qu'elle et son frère venaient me voir tous les jours, elle me dit alors, d'un air triste : « Cela n'a donc servi à rien ». Puis, en parlant, elle finit par me dire qu'elle posait sa main sur ma poitrine et que, chaque fois, ma respiration se calmait. Nous ne savons pas la puissance de l'amour.

✲ J'étais accompagnée, c'est à dire que nous avons vécu ensemble ce qui était là, inconnu, divers ou répétitif. Mon mari m'a donné l'espace, le temps dont j'avais besoin. Des centaines de fois, j'ai dit : « Je ne veux pas aller à l'hôpital ; alors j'ai pu passer à autre chose, parce que j'étais reconnue c'est-à-dire acceptée dans mon être profond. L'important n'était pas d'être comprise mais reconnue dans les divers sentiments de ma vie. Ce qui m'a aidée, c'est cette reconnaissance. Par l'affection respectueuse, dont j'ai été entourée, j'ai appris que la souffrance et la tendresse peuvent coexister et que la première n'annule pas la seconde.

✲ Ce qui m'a puissamment aidée encore, c'est la confiance que l'on a mise en moi. Je pense à des amis qui avaient besoin de moi, ainsi qu'à mon mari. Ils désiraient que je leur montre ce qu'était pour moi d'approcher la souffrance, la mort et ils avaient confiance que je pouvais leur y apprendre quelque chose. Ils me donnaient des forces parce qu'ils y croyaient. Et maintenant, la jeune femme que je citais, il y a quelques instants, m'apprend la lutte en même temps que la confiance.

Selon ce que nous sommes et où nous en sommes, selon les moments de notre vie, nous risquons fort de nous prendre pour notre souffrance, notre révolte, notre réussite alors que nous ne sommes pas tout cela mais nous l'oublions. C'est pourquoi le regard de l'autre est important pour nous en sortir. Quand un père, une mère se sentent impuissants devant la souffrance de leur enfant, ils peuvent ajouter à la souffrance liée au fait de se sentir impuissants la souffrance de s'en sentir responsables, souffrance souvent liée à la culpabilité : "C'est de ma faute ; j'aurais dû". Comment pourront-ils vivre, s'il n'est personne qui les reconnaît comme père, comme mère ? Comment pourront-ils vivre, s'ils n'ont pas une parole à laquelle se raccrocher, parole passée, présente. Nous avons besoin de l'autre pour vivre, nous avons besoin de l'autre pour traverser la souffrance.

J'aime à dire, avec Xavier Thévenot, que s'il y a des sources si diverses de l'amour, c'est peut-être qu'il y a une grande source, Dieu.

✲ Ce qui m'aide, énormément, c'est enfin le lien à la Source que j'appelle Dieu. A la suite du Christ, je plonge ma vie en Dieu, ma vie et celle des autres.

NOTES

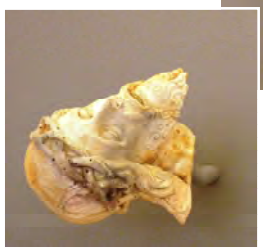
(1)▪ SAINT IRÉNÉE :
« Dès le commencement, Dieu avait le pouvoir de donner la perfection à l'homme mais celui-ci, nouvellement créé, était incapable de la recevoir ou, l'eût-il reçue, de la garder ».

▪ Christiane SINGER
« Hildegarde de Bingen parle du flan que Dieu a laissé ouvert en l'homme, plaie originelle, souffrance bien sûr, mais aussi ouverture rituelle et symbole de liberté. Cette ouverture est pour elle le signe de l'amour que Dieu porte à sa créature en la créant libre. Sans cela, nous serions attachés à lui – achevés. Sans cela Dieu nous aurait achevés. Nous serions sa chose. ». (*Du bon usage des crises*, p. 19.)

▪ Anselm GRÜN
Selon Hildegarde de Bingen devenir vraiment un être humain c'est pouvoir transformer ses blessures en perles.
(*L'art de vivre en harmonie, p. 217).*

(2) Anselm GRÜN

Fragments d'une Pietà
retrouvés à Baden
(bei Wien)
en 1945
Origine : Prague
vers 1400
Bode-Museum, Berlin



EN GUISE DE CONCLUSION
ou de
CHEMIN D'OUVERTURE

Maintenant,
Qu'est-ce que je vais faire de ma souffrance ?
Qu'est-ce qui va me faire vivre, donner sens à ma **vie ?**

La réponse est personnelle, parce que chacun est unique.
Mais je voudrais rappeler que : être humain, c'est être un parmi les autres, comme aimait à le dire le philosophe, prêtre et psychanalyste, Michel de Certeau. On ne peut concevoir d'humanité sans concevoir de communauté. Cela a deux conséquences fondamentales :

✲ Quand je souffre c'est moi qui ai mal mais cela nous concerne tous, car nous sommes tous reliés les uns aux autres. Personne ne peut porter ma souffrance à ma place, de même que je ne peux porter celle de personne mais nous pouvons toujours être les uns avec les autres, quelle que soit la souffrance. Qu'importe si cela ressemble à l'enfant qui se blottit contre le sein de sa mère, tout en continuant à hoqueter de larmes.

✲ La deuxième conséquence est liée à la première. La réponse, personnelle, que je peux apporter à ma souffrance peut éclairer la souffrance de tous. Parce que ma souffrance est unique, je peux apporter une réponse unique à une question qui nous concerne tous.

Personnellement, je crois que nous sommes sur terre pour faire l'apprentissage de l'amour. Je ne vois pas d'autre raison de vivre, que l'on croie en Dieu ou que l'on n'y croie pas.

Ce que m'a appris la maladie, c'est à accepter ma vulnérabilité et à la découvrir comme un lieu d'accomplissement, comme mon lieu d'accomplissement. Alors on peut cesser de se dire : « Je n'y arriverai jamais ». Non seulement cela, mais « *Là où est ma blessure là est mon trésor, car là est mon moi le plus profond* » (2).

Gabriel LIEVREMONT

Enseigner et accompagner

né le 17 07 1925 à Pontarlier (Doubs) – Maîtrise 1938 -1944

Ordonné prêtre le 23 12 1950

« Notre vie dépend beaucoup de la confiance de notre entourage. Aujourd'hui, je remercie le P. Verchot, le P. Quenet, le P. Mougin de leur enseignement en classe de rhétorique…

Après un bref passage à Aillevillers (mars 1951 - juillet 1952), je fus nommé à l'Institution Saint-Joseph pour préparer une licence d'histoire, dont le lycée avait besoin. Ayant rempli le contrat, fixé par le chanoine Barisien, j'ajoutai un examen de géographie générale, puis l'archéologie et l'histoire de l'art.

A côté de cet enseignement académique, j'ai toujours accepté des cours d'instruction religieuse.

Durant les vacances, Mgr Boillot, curé de Pontarlier, me confiait l'aumônerie des Filles, à Chaux-Neuve puis à Tromarey. Là, je connus Sr. Pierre et Johannes qui firent appel à mes services, à Besançon : aumônerie au Barboux, séjour à Lourdes, aumônerie des étudiantes de Saint-Vincent et de la Protection de la Jeune fille. Avec Sr. Pierre, j'entrai à la Légion de Marie et fus chargé de la catéchèse auprès des Gitans à Besançon.

A la suite du regroupement de Saint-Joseph et de Sainte-Ursule, le directeur, M. Hinzy, me demanda de continuer ma mission d'enseignant. Je fus ainsi le dernier prêtre de Besançon à être chargé d'enseignement académique.

A 65 ans, je partis en retraite et demandai à être nommé dans la paroisse de Liévremont, dont le curé, mon cousin, venait de mourir. Les deux bases de cette paroisse étaient la chorale et le service des enfants aux messes dominicales, qui complétait la formation catéchétique.

Pour ouvrir les esprits à l'Église universelle, nous avons multiplié les pèlerinages à Einsiedeln, Paray-le-Monial, Romainmôtier, Reims, Paris-Longchamp, Berne…
Chaque fois, nous avons dû mobiliser plusieurs cars.

A 85 ans, coopérateur de l'U.P. de Montbenoît-Gilley, en résidence à Pontarlier, je vais tirer ma révérence et mettrai aussi une conclusion à tout ce que j'ai vécu. Longue analyse du temps et des hommes ! » *(G.L.)*

Pierre VITTE

« Dieu me fait chanter la vie »

né le 11 11 1925 à Roche-lez-Beaupré (Doubs) – Maîtrise 1937-1943

Ordonné prêtre le 25 03 1950

Fils de cultivateurs, deuxième enfant d'une famille de sept - dont deux décédés prématurément – le jeune Pierre, membre des « Bayard », s'est forgé le caractère au contact d'un instituteur anticlérical, dans une commune ouvrière « de gauche » et a grandi dans une maison familiale « accueillante, toujours ouverte aux autres – la maison du Bon Dieu », où l'on revendiquait son appartenance et sa pratique catholique.

« Trois dates, comme points de repères dans mon histoire. Trois lieux comme étapes d'un pèlerinage heureux. Trois chants comme l'expression de l'Esprit de renouveau qui fait chanter la vie. Ce sont mes trois "oui".

Mes trois "OUI"

◆ **1949.** L'année de mon sous-diaconat, d'un pèlerinage à Lourdes, je m'engageais « corps et âme », en réponse à l'appel « Viens, suis-moi », un "oui" personnel à Jésus-Christ.

L'éducation reçue dans ma famille (nous étions cinq enfants), dans ma paroisse, à la Maîtrise et au Grand séminaire m'avait armé d'une règle personnelle de vie ; j'étais heureux de vivre comme apôtre. Un chant que l'on chantait aux premières messes me revient sur les lèvres :
« Brûlant d'apostoliques flammes…je veux donner Jésus aux âmes… »

◆ **1958.** Rome, où s'achevait une longue retraite dans le cadre d'un pèlerinage célébrant le centenaire de la naissance du Père de Foucauld. Avec l'encyclique *Fidei donum*, Pie XII venait de lancer son appel pour l'Afrique : le visage de Jésus-Christ allait prendre pour moi le visage de l'Africain. Alors vicaire à Arc-les-Gray, je me porte volontaire et en fais la demande à mon évêque.

Sur mon scooter, je compose un "chant du départ" : « Le seigneur est au bout du chemin… ». Et, en décembre 1959, j'atterris à Bangui, dans l'Oubangui-Chari, qui deviendra, un an plus tard, la République centrafricaine (R.C.A.), où je vivrai 12 années de vie missionnaire, au cœur d'une Église qui cherche à se donner une identité africaine, évitant de copier le modèle occidental.

"Il est venu

Arrivé pour évangéliser, ce sont les Africains qui m'ont évangélisé. Je découvrirai leur sens de l'accueil, la richesse de leur hospitalité, la sagesse du vivre au quotidien dans la sérénité et j'apprendrai à partager la "Bonne Nouvelle" avec le pasteur De Clermont, sur la route de l'œcuménisme.

◆ **1975**. Pèlerinage en Terre sainte, offert par les paroissiens de Sainte-Suzanne, pour mes 25 ans de sacerdoce.
Le Concile Vatican II avait refait de l'Église « le Peuple de Dieu en marche ». Dans la chapelle de Nazareth, où Charles de Foucauld avait prié, c'est un nouveau déclic, un autre appel : « Tu n'es pas seul sur ta route, d'autres sont avec toi… »

Au retour d'Afrique, en 1971, la réinsertion dans le pays de Montbéliard (j'étais un étranger chez moi) avait ouvert une nouvelle étape. Dans ce pays industriel qui allait devenir, en 1979, un nouveau diocèse, huit confessions chrétiennes vivaient de l'Évangile. Délégué diocésain à la Coopération missionnaire, j'étais un

A l'occasion de ses 60 ans de sacerdoce, Pierre Vitte a rassemblé, dans une brochure de 35 pages reprographiée par un pasteur de ses amis un choix de chants composés au long de son itinéraire, de pages d'humour et de textes qu'il aime à relire et à donner à lire.

instrument de l'échange et du dialogue inter-églises. Et avec l'ACO, il me fallait "repartir à zéro". J'étais le pauvre !

Un peuple en marche", cette fois, ce n'est plus une référence à l'Afrique mais à tout ce monde du travail, avec de nouvelles dimensions dans l'espace comme dans le temps.

A Saint-Maimbœuf d'abord, en communauté avec cinq autres prêtres, à Valentigney ensuite, de 1977 à 1991 puis dans les cinq communes de Voujeaucourt, Bart, Bavans, Berche et Dampierre, j'ai vécu une Église nouvelle, dont le chant du Congrès missionnaire de Lisieux, en 1985, se fait en moi l'écho : « Nous sommes ton Église, ton peuple rassemblé… ».

Les diverses situations dans lesquelles je me suis trouvé m'ont obligé sans cesse à clarifier mon regard, à réajuster mes lunettes, à refaire le cadrage de ma caméra, à accueillir la vie. Installé depuis 2000 à Colombier-Fontaine, je suis désormais « en retrait » mais non encore « en retraite ». *(P.V.)*

le temps de rendre grâce"

Marcel FERREUX

Bâtir ensemble l'Église

né le 11 1 1923 à Longeville - Mont d'Or (Doubs) – Maîtrise 1937-1943

Ordonné prêtre le 25 03 1950

« C'est à la paroisse Saint-Joseph, à Besançon, que j'ai exercé, en première étape, mon ministère, comme vicaire du P. Patingre, de 1950 à 1962.

Ensuite, c'est à Autrey-les-Gray (Haute-Saône) que j'ai été envoyé comme curé. J'ai rempli le rôle de doyen durant vingt ans ; j'ai continué comme curé jusqu'en 1998 et, jusqu'à 2009, « prêtre au service de… », dans le relais paroissial d'Autrey. En septembre dernier, j'ai été admis à prendre ma retraite.

A l'occasion du centenaire de la prison, le P. Jean Thiebaut, aumônier de celle-ci dans les années 80, avait demandé à Marcel Ferreux de relater, dans la petite brochure qu'il éditait, le travail de construction de l'église Saint-Joseph avec les prisonniers.

Une réforme des prisons du 16 juillet 1946 avait en effet créé les « chantiers extérieurs ». L'objectif essentiel était d'ouvrir la prison, de ne plus laisser les détenus face aux surveillants, de faire intervenir d'autres interlocuteurs.

Ces chantiers connurent un développement important et Besançon en fit une expérience mémorable, peut-être unique en France, puisque les prisonniers de la Butte se firent bâtisseurs d'église.

Voici un extrait du récit du « vicaire chef de chantier »…

Mon temps de vicariat fut spécial ; j'ai rempli la tâche d'un « prêtre ouvrier », si l'on peut dire, en bâtissant une église, avenue Marceau, avec les prisonniers de la Butte ; et ensuite une colonie de vacances à Bians-les-Uziers (Haut-Doubs), et cela, avec un maçon du pays et de nouveau quatre prisonniers de la Butte. »

Avec les prisonniers de la Butte

« Oui, c'est avec des prisonniers de la Butte que, de mai 1952 à octobre 1954, le Père Patingre, curé de Saint-Joseph, et moi, vicaire du moment, avons construit l'église et cela, sans entreprise, excepté pour la charpente et le carrelage.

Les fondations ayant été creusées et comblées par les paroissiens et leurs prêtres, le travail des prisonniers commença avec la maçonnerie en moellons apparents.

Chaque jour, les hommes se répartissaient ainsi : un chef maçon prêté par l'entreprise Simplot ; 18 à 20 prisonniers ; un ancien tailleur de pierres, et moi-même comme chef de chantier. J'étais assisté par un chef de chantier de la maison Simplot, qui était aussi responsable de la construction des Haras. Chaque soir, ce chef venait bénévolement contrôler notre travail et me donner des directives pour le lendemain. Le Père Patingre, lui, se chargeait des transports.

Les prisonniers étaient tous des volontaires. Ils touchaient un pécule versé par la paroisse, fixé par l'administration pénitentiaire, libres de le garder en vue de leur libération ou de le dépenser en supplément de cantine.

Chaque matin, nous allions à 7h30 à la Butte chercher l'équipe des prisonniers. Ils étaient accompagnés par un gardien, travaillaient jusqu'à midi. Des paroissiens bénévoles venaient leur servir un bon repas. Le travail reprenait de 14 à 18 heures, puis c'était le retour à la prison. Chacun acceptait de bonne grâce la place qui lui était assignée sur le chantier.

Comme la plupart se trouvaient en fin de peine, ils ne restaient généralement pas longtemps sur notre chantier : deux, six ou douze mois au plus. Deux d'entre eux seulement sont restés deux ans.

De ce fait, 200 prisonniers environ se sont succédé durant les 30 mois nécessaires à l'entreprise, 30 mois durant lesquels nous avons ensemble bâti les murs et le clocher, préparé et coulé une chape de 1 200 m^2, fabriqué la pierre artificielle, confectionné et posé les vitraux, coffré, ferraillé et coulé la voûte, jointoyé les murs, couvert l'édifice et carrelé la surface intérieure.

Dans l'ensemble, les prisonniers étaient heureux de travailler à cette construction. Ils étaient même fiers de bâtir une église, heureux de se sentir reconnus pour des travailleurs, des êtres humains à part entière, respectés et aimés.

Que de conversation entre nous ! Que de confidences pendant le travail. Jamais on ne leur parlait de leur passé, attendant seulement qu'eux-mêmes en parlent s'ils le désiraient, une fois la confiance établie. Je me souviens, entre autres, de réflexions comme celle-ci : « C'est la première fois que

je me sens aimé » - ou encore : « C'est la première fois que je me sens pris pour quelqu'un ». Ou bien : « Vous savez, si je suis en taule, c'est parce que je n'ai jamais été aimé dans ma vie ». Et ce gars de me confier son passé, sa vie difficile d'enfant de fille-mère, abandonné et confié à l'assistance publique.

Plusieurs prisonniers, dans la suite, sont revenus nous voir, heureux de montrer à leur femme et à leurs enfants ce qu'ils avaient fait de beau avec nous.

Il y eut parfois des règlements de compte où j'ai dû intervenir, mais ils m'ont toujours respecté. Cependant, à côté de ces bavures, ils étaient capables de beaux gestes de partage. Combien de fois j'ai vu l'un ou l'autre partager une cigarette en trois pour en donner aux copains. J'ai même reçu d'eux quelques bonnes leçons. Celle-ci, par exemple…

Quand nous allions monter les piliers de l'église, j'avais repéré parmi eux pour travailler avec moi un gars très adroit. Avec lui, nous avions déjà monté trois piliers sur douze. Il s'agissait de mettre d'équilibre, l'un sur l'autre, neuf gros tuyaux d'égout en guise de coffrage, pesant chacun 200kg. C'était un travail dangereux : à tout moment, la perche d'échafaudage utilisée pour les maintenir risquait de casser.

Nous étions, Robert et moi, en train de monter un de ces tuyaux, quand tout-à-coup, je vois Dédé, un prisonnier travaillant au sol, grimper vers nous comme un singe. Il me crie hors de lui : « Mais vous êtes dingue, l'Abbé. Vous ne voyez pas que vous allez vous casser la g…, tous les deux ? Vous, vous n'avez que votre peau, mais lui, il est père de dix gosses, le savez-vous ? » - Je lui ai répondu : « Chapeau, André ! moi je n'ai pas vu si loin que toi. Je n'ai vu que le boulot, et toi, tu as vu l'homme ! Je te remercie ! » Et il ajouta : envoyez Robert travailler à ma place, et moi, qui n'ai que ma peau comme vous, je monterai près de vous ». C'est ainsi que nous avons monté les neuf autres piliers avec André.

Je garde un bon souvenir du temps passé à travailler avec les détenus de la Butte. De leur côté, j'en suis sûr aussi, bien des préjugés à l'égard des prêtres sont tombés, à la suite de ce contact entre eux et nous, sur le même chantier partagé en commun. » *(M.F.)*

Bernard LEGAIN

« Ranimer la flamme »

né le 04 11 1934 à Radon (Haute-Saône) – Maîtrise 1961-1968

Ordonné prêtre le 17 12 1960

En 1946, il entrait au Petit séminaire de Luxeuil. En 1952, c'était la philosophie à Faverney, en 1954 le Grand séminaire de Besançon puis un service militaire de 27 mois en Algérie. Ordonné le 17 décembre 1960, il est aussitôt nommé Préfet des études à la Maîtrise. Le 27 07 1968, il sera directeur de l'École Ménans, à Gy, Après une année d'études à la catho (1985 -1986), il est coordonnateur de l'UP de Noroy-le-Bourg, puis en septembre 1998, de l'UP du pays de Fougerolles. Depuis septembre 2007, il est au service de l'UP de Melisey et, selon sa propre expression, « en résidence surveillée » à Servance.

« Quel témoignage donner de ces huit années pleines passées à la Maîtrise, de janvier 1961 à juillet 1968… ?

Avec le recul des années, je crois pouvoir dire que mes années de surveillant et de préfet des études à la Maîtrise ont été d'abord huit années de vraie formation avec le Père Lucien Ledeur.

Tout ce que j'ai pu donner de bon par la suite m'a d'abord été donné avec le Père Lucien et son équipe – une sorte de second noviciat à la mode jésuite :
. formation à l'art (chant y compris), avec la rencontre, durant les vacances, des grands artistes du moment accueillis à la Maîtrise ;
. formation à la pédagogie moderne (« Imposez le silence par votre silence » - « Faites-les jouer ») ;
. reprise des grands théologiens et des philosophes à la mode (« Tenez, Legain, lisez cela »), le structuralisme n'eut plus de secrets pour moi ;
. formation à la vie d'équipe par tous les chantiers entrepris pour « rénover » - on attendait toujours un peu « la couleur choisie » enfin… par le P. Ledeur ; etc. …

Merci encore P. Lucien ! Et, si possible, que les plus humbles d'entre nous, adultes et élèves, veuillent bien se rappeler tout ce que vous nous avez donné ! » *(B.L.)*

« Je veux chanter,
je veux jouer
pour le Seigneur »
Ps.26

94 e anniversaire
70 ans de sacerdoce

Jean SARRAZIN

né le 02 juillet 1916
à Villeneuve-Saint-Georges
(Val de Marne)

Maîtrise
1926-1932 et 1944-1969

Ordonné prêtre
le 9 mars 1940

Entretien

"L*e séjour à Laissey m'a marqué*
d'une profonde empreinte.
Je m'en souviens comme si c'était hier !
Ce qui m'a le plus marqué
c'est la nature.
Il y avait un grand parc
autour de la maison,
dans lequel j'étais tout le temps « fourré »
Ce parc comptait 113 sapins !" (J.S.)

Dans sa chambre
de Montagney,
à Notre-Dame des Cèdres,
une vierge à l'enfant
de vieux bois sculpté,
un portrait de J.S. Bach,
une vue d'Ornans,
une vue de Pesmes…
Un résumé compressé
d'une vie traversée
par le service du sacré,
portée par l'émotion
musicale,
rayonnant une joie douce
et habillée d'humour
en forme d'humilité.
Une vie dont l'horizon
fut et reste
la découverte du Mystère
et la Célébration.

« Si j'ai pu trouver grâce
à tes yeux, ne passe pas sans
t'arrêter près de ton serviteur »
Gen. 18,

Emmaüs
Bas-relief
Bronze
Pierre de Grauw

ORIGINES

« La famille Sarrazin a été quasiment ruinée quand l'ouverture du bassin minier de Briey (Meurthe et Moselle) entraîna la fermeture des mines de fer de Laissey que le grand-père Sarrazin exploitait. A Briey, en effet, le minerai était transformé sur place, alors qu'à Laissey il fallait l'envoyer par péniche vers les hauts-fourneaux lorrains. La concurrence était insoutenable.

C'est au moment même de la fermeture de ces mines de Laissey que mon père achevait ses études d'ingénieur des mines à Saint-Étienne… Abandonnant alors ce métier sans jamais l'avoir exercé, il trouva un emploi aux Chemins de fer.

Nommé, à la fin de sa carrière, à l'administration centrale du PLM à Paris, il avait loué une maison à Villeneuve-Saint-Georges ; c'est là que je suis né.

Moins de deux ans après un premier mariage avec "une demoiselle de Saint-Maurice", mon père avait perdu son épouse, qui lui avait "laissé sur les bras" une petite fille, laquelle est devenue ma sœur aînée. Quelques années après, en effet, il se remariait, avec Maman, tourangelle, originaire de la région de Blois (Loir-et-Cher).

De cette seconde union sont nés cinq enfants. Ma fratrie se composait donc ainsi : une demi-sœur, un frère, François, et trois autres sœurs, Marie-Claire, Marguerite et Marie-Thérèse, Je suis le petit dernier de ces 6 enfants, « un petit ravisé », comme disaient les gens.

Ma demi-sœur aînée, cependant, n'a pas tout de suite partagé notre vie. Après le décès de sa maman – la première épouse de mon père – elle avait été confiée à ses grands-parents maternels. Nous allions voir ces grands-parents, qui habitaient également Villeneuve, jusqu'au jour où, maman s'étant mise d'accord avec mon père, ma sœur est venue chez nous. Entre nous, il n'y avait aucune différence.

La gloire de la famille, du côté de ma mère, c'était le grand-père Vérin, docteur ès lettres, professeur au grand collège de Pontlevoy (Loir-et-Cher), qui accueillait tous les fils de bonnes familles – un collège où l'on donnait même des leçons d'équitation ! Ce grand-père maternel était l'un des « patrons » de ce collège.

Quand, il y a quelques années, nous sommes retournés visiter le collège, l'une de mes sœurs et moi, nous avons vu dans l'entrée le portrait de mon grand-père, trônant dans un fauteuil. Ma sœur en a pleuré d'émotion !

UNE ENFANCE PARASISIAQUE

J'avais environ quatre ans, lorsque, vers 1920, mon père a pris sa retraite. La famille a alors quitté la petite maison de Villeneuve pour venir habiter la maison du grand-père Sarrazin à Laissey(*), où j'ai vécu la vie de la campagne, jusqu'à mon entrée à la Maîtrise, à 10 ans.

Le vert paradis de « Monsieur Jean »

Les anciens employés de la mine du grand-père Sarrazin avaient été repris par l'usine Boss, qui fabriquait de l'outillage ; on entendait les marteaux-pilons jusque dans la maison. Le directeur de l'usine, qui avait été autrefois employé de la mine, venait saluer mon oncle Gabriel, frère de mon père. Nous, les enfants, nous étions « épatés » parce que l'oncle Gabriel l'appelait par son "petit nom" et le tutoyait… Alors que dans le pays, les gens appelaient mon père « Monsieur Paul », mon oncle « Monsieur Gabriel » et moi-même, encore gamin, « Monsieur Jean ».

A Laissey, je ne suis jamais allé à l'école. Ma mère, qui avait son "Brevet", avait le droit de me faire la classe. Elle en était plutôt contente, car, à l'école communale, certains enfants d'ouvriers n'étaient pas très « bien élevés ». Ainsi, jusqu'à mon entrée en sixième, ma bonne mère m'a tout appris, conseillée par mon frère aîné qui était élève à Saint-Jean à Besançon : dictées, analyse logique et grammaticale, conjugaisons, etc. Je suis entré en 6ème sans difficulté et, jusqu'au premier bac en fin de 1ère, je n'ai redoublé aucune classe. Je ne sais donc pas ce qu'est l'école primaire… Cette enfance à Laissey, c'était le paradis !

Un enfant sage…

Mes sœurs et moi, nous allions au catéchisme. Notre curé, l'abbé Landry,

* Laissey peut aussi s'enorgueillir d'avoir vu naître ou séjourner quelques célébrités, dont le président Mitterand, qui, au temps de son adolescence, y aurait passé des vacances scolaires et aurait logé à la "maison Sarrazin".

était très sévère mais il nous aimait bien quand même et nous l'aimions bien également. Laissey était une desserte de Deluz. Le pays possédait une chapelle mais pas d'église. De Laissey, pour aller à la messe, il fallait faire 3 km au bord du Doubs. Aussi, lorsque j'étais petit, ma mère ne me laissait-elle pas aller seul à la messe.

C'est à Laissey que j'ai fait ma première communion ; plus précisément, à Notre-Dame d'Aigremont, qui domine Laissey (au-dessus de Roulans). J'avais 6 ans. Notre curé avait une grande confiance en Maman, qui était une sainte femme ; elle m'avait bien préparé.

J'ai été confirmé à Saint-Hilaire, le doyenné de ce temps-là. Pour la première fois de ma vie, j'ai un peu chahuté à l'église. Nous étions une flopée de garçons et de filles entassés dans l'église et nous trouvions le temps long. Nous avons eu faim ; l'un de nous avait apporté des brioches : nous avons mangé tout notre soûl. Et la sortie était « magnifique » : l'église était au fond d'une rue bordée de murs. A la sortie tous les garçons ont pissé contre le mur, pendant que l'évêque bénissait les fidèles ! …

Ma vocation et celle de Maman

Maman n'étai pas pressée de me faire entrer à la Maîtrise. Mais moi, je voulais absolument être prêtre. Cette « vocation » remonte à ma naissance. Pendant qu'elle m'attendait, maman avait prié le Seigneur pour que ce soit un garçon et qui soit prêtre un jour. Sa prière fut exaucée.

Tout jeune, j'en exprimais le désir, comme en témoigne une photo de famille : en guise de soutane on m'avait passé le manteau de mon frère aîné avec un petit rabat, comme les prêtres en portaient encore. « Ma » vocation, c'est Maman qui l'a eue.

Le fait est assez fréquent ; ce sont les mères, souvent, qui « ont la vocation ». Ainsi par exemple, tous les garçons Jolivet de Mantoche, dont la mère était très pieuse, sont entrés à la Maîtrise mais un seul - Marc - est devenu prêtre (curé de Mandeure)…

Église d'Orchamps-Vennes Sainte Anne instruisant Marie

LES ANNÉES MAÎTRISE

Moi qui n'étais jamais allé à l'école, je me suis retrouvé du jour au lendemain « pensionnaire ».

« Ma crise de vocation »

J'avais été habitué à me coucher tard – je ne m'endormais pas avant dix heures… Or il fallait se lever chaque matin à cinq heures et demie ! Faire son lit, etc. Je trouvais « le service » très dur. A l'"étude", je pleurais.

Alors que j'étais en 6ème à la Maîtrise, mon frère aîné était en première au Collège Saint-Jean. Or les deux établissements se touchent et communiquent par une porte. Nous nous voyions donc tous les matins, à la récré de dix heures ; car nous allions alors en classe à Saint-Jean ; nous étions instruits avec les élèves de Saint-Jean.

La Maîtrise était alors un simple pensionnat. Par la suite, une petite maison a été bâtie, au fond de la cour des Grands, où furent installées deux salles de classes, pour que les "études" aient lieu sur place.

Chaque matin je me disais que je repartirais le soir à Laissey avec mon frère. Mais je pensais que si je repartais, Maman ne me forcerait pas à revenir… et qu'alors, je ne serais pas prêtre. C'est cette pensée qui m'a aidé à « tenir le coup ». Après cette dure première année, je me sentis très bien.

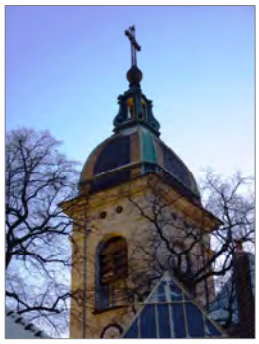
Quand s'éveille la passion pour la musique

Ce qui m'a le plus marqué – très profondément - ce sont les offices à la cathédrale, bien que, gamin que j'étais alors, le temps me parût long, surtout durant les vêpres : ce dernier psaume qui n'en finissait plus !

A côté du chant, j'ai pratiqué l'instrument, tout seul. Aux récréations, en effet, j'étais malheureux. Tout petit, avec mes dix ans, j'étais mêlé aux grands, d'une taille plus hauts que moi… Je me réfugiais alors dans la salle de chant, où il y avait un harmonium. Et sur l'harmonium, j'essayais de retrouver les mélodies des chants que nous apprenions et, petit à petit, les accords qu'il fallait mettre sous la mélodie.

Le P. Blanc, qui était maître de chapelle à ce moment-là et dont j'étais l'élève (le « chouchou ») m'avait appris quelques notions d'accords. Il me donnait par

« Dans le soir d'octobre, j'en vois qui s'arrêtent à contempler par-dessus nos vieux tilleuls chauves, la solide tour et le chapeau comtois de la Cathédrale, que le soleil, à cette heure, éclaire d'une lumière rose violette… »



(Lucien LEDEUR)

ailleurs accès à sa chambre où il y avait un piano, sur lequel j'allais tout seul « m'amuser ». Dans la pièce d'à côté, le vieux P. Brune qui m'entendait jouer à travers la cloison, disait au P. Blanc que je m'attaquais à des choses trop difficiles pour moi… J'aimais bien en effet la musique. Progressivement, le P. Blanc m'a fait accompagner les chants à la cathédrale, sur l'orgue de chœur !

FAVERNEY : ENTRE MATHS ET PHILO

Après la Maîtrise, ce fut Faverney : l'étude de la philosophie et de la « scholastique » de St Thomas d'Aquin. Je poursuivais cependant la musique ; il y avait dans une salle (non chauffée) un piano et, plus rarement, j'avais accès à l'orgue de l'église abbatiale, avec laquelle le bâtiment du séminaire communiquait.

Conflit d'intérêt

Comme la philosophie ne m'intéressait pas du tout, mon ami Raoul Mougin m'a emmené faire math élém avec le P. Roy, l'ancien prof de math élém de St Jean, qui se déplaçait tous les mois durant quelques jours, pour nous faire cours et nous laisser un devoir.

D'autres nous ont peu à peu rejoints et, à la fin de la deuxième année, nous étions cinq ou six à faire math élém ! On m'avait cependant convaincu de passer le bac de philo, soit disant plus « facile ». Mais j'ai été recalé - un échec durement ressenti. Pour me « consoler », le P. Vouron, m'a fait ob-

Olivier MESSIAEN
(1908-1992) à l'orgue Cavaillé-Coll de la Sainte Trinité

server qu'il n'aurait pas fallu courir deux lièvres à la fois ! Je suis cependant très content d'avoir fait math élém.

Deux ans après, lorsque j'étais au Grand séminaire, je me suis représenté à l'examen pour obtenir enfin mon bac complet. Et c'est un copain qui est allé voir les résultats affichés en fac, car je n'avais pas la permission de sortir ! Le supérieur de l'époque, le P. Paul Bringard, ne m'aurait peut-être pas toutefois défendu d'aller voir, car il souhaitait beaucoup que les séminaristes aient des diplômes d'État. Ce diplôme m'a d'ailleurs servi par la suite, lorsque j'ai été nommé professeur…

Les premiers pas d'un « petit prof »

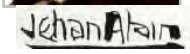
Ce qui n'a pas tardé… Alors que j'étais en troisième année de théologie, l'un des professeurs de Faverney fut envoyé à Paris faire une licence de sciences. Il fallait quelqu'un pour le remplacer… J'ai alors été nommé « petit prof. de sciences » pour une année. J'ai enseigné des choses que je savais à peine, y compris l'astronomie ! Je faisais la classe à des étudiants plus âgés que moi !

Ma première classe a porté sur les fonctions, car j'avais compris très tôt que ce qui arrêtait tous les jeunes, c'étaient les fractions… alors qu'il suffit d'apprendre les règles par cœur, ce que j'avais fait moi-même avec le P. Roy, avec qui j'avais fait math élém à Faverney – le meilleur professeur que j'ai eu de ma vie, qui savait intéresser ses élèves à des matières aussi ardues que les maths.

A la fin de ma troisième année de grand séminaire, trop jeune pour être ordonné prêtre – je n'avais pas été déclaré "apte" au service militaire, pour raisons de santé, à l'issue de plusieurs conseils de révision successifs – j'ai été envoyé à Paris pour étudier la musique.

L' "ANNÊE" PARISIENNE

J'y suis resté une année et un trimestre – un séjour pris en charge par le diocèse bien sûr, car je n'avais pas le sou.



1911-1940 et la « petite Marie-Claire »

Élève de Jehan Alain

Grâce au chanoine Tissot, qui était un ami de la famille, j'ai été envoyé auprès de Jehan Alain, qui m'a donné des leçons d'écriture et de clavier.

J'étais élève au séminaire des Carmes, rue d'Assas. Jehan Alain y venait me donner ses leçons d'écriture et, pour le clavier, j'allais à St Germain-en-Laye, chez son père, Albert Alain, musicien et facteur d'orgue, qui avait un orgue de salon à trois claviers, construit de ses mains. Et Jehan Alain me donnait des leçons d'orgue et me jouait ses compositions.

Je rencontrais, jouant dans l'escalier de la maison, la petite Marie-Claire, sœur de Jehan, qui allait devenir la grande Marie-Claire Alain. Je l'ai revue il y a quelques années, à l'occasion d'une conférence qu'elle donnait à Gray et à laquelle l'un des fils Jolivet m'avait conduit…

A l'assistance elle a dit que j'étais le dernier élève de son frère. Je lui ai dit qu'en l'entendant jouer, je croyais entendre jouer son frère, ce qu'elle trouvait flatteur. Il avait une façon très personnelle de jouer Bach.

Quand il me jouait ses œuvres, je n'y comprenais rien du tout… Il m'a emmené une fois dans une paroisse annexe de Paris, où il jouait tous les dimanches – il y était organiste – et m'a joué ses Litanies (bien plus belles que les miennes !) - « Qu'en pensez-vous ? » m'a-t-il demandé. Je n'en pensais rien du tout. Je lui ai dit : « il y a beaucoup de vie là dedans ». C'est tout ce que j'ai pu dire. Je ne pouvais dire pourquoi cela me plaisait…

Admirateur de Messiaen

A la faveur de mon séjour à Paris, je me suis ouvert à plusieurs sortes de musique. Dans la musique d'orgue, il y a des gens qui ont fait de belles choses. Avec Alain, Messiaen est de ceux-là.

J'ai rencontré Messiaen et l'ai vu de près jouer sur son orgue. C'était un saint homme. Il venait avec son missel, qu'il posait sur l'orgue, et il suivait sa messe.

Tandis qu'un organiste de Notre-Dame, dont j'ai oublié le nom, venait jouer et, dès la fin de l'évangile, disparaissait dans une boutique d'à côté pour, le temps du sermon, fumer une cigarette et prendre du bon temps avec les clients qui n'étaient pas des évêques…

La découverte de la "grande musique"

Cette année-là, j'ai découvert "la grande musique". J'allais aux "*concerts Colonne*", où j'avais un filon : la tante de l'un de mes copains du Grand séminaire de Besançon était secrétaire des Concerts; elle avait une loge personnelle au Chatelet et j'allais dans une loge de face pour trois fois rien : je payais le timbre. C'est là que j'ai découvert la musique de Debussy, qui m'était jusque là hermétique et qui s'est ouverte à moi un jour en cours de concert.

J'ai également découvert les grandes œuvres de Bach, dont la *Passion selon St Matthieu.* J'ai failli entendre le *Requiem* de Berlioz, mais alors que j'avais déjà mon billet en poche, le Supérieur des Carmes, (Le P. Baufine) m'a refusé le droit d'y aller parce que le concert avait lieu en plein air et que j'allais me trouver au milieu des gens ! Et c'est mon confesseur des Carmes qui en a profité.

C'est à ce moment également que j'ai fait la connaissance du grand philosophe chrétien thomiste Jacques Maritain, dont je fréquentais les conférences.

UN VICARIAT DE CHOIX

Rappelé par le diocèse à Besançon, pour enseigner l'arithmétique en classe de 6e, alors que je souhaitais prolonger mon séjour de six mois encore, je termine ma théologie et je suis ordonné prêtre le 9 mars 1940, avec six autres confrères – sur les sept que nous étions, nous ne sommes plus que deux, Roger Chapatte et moi.

Après mon ordination, j'ai été nommé vicaire à la Cathédrale – ce qui était considéré comme une "promotion" !

Pourquoi le P. Bringard, Supérieur du Grand séminaire, avait-il suggéré de me nommer là ? Parce que, quand je lisais au réfectoire, je me faisais comprendre jusqu'au fond de la salle des pas perdus.

Je pouvais donc aller prêcher à St Jean !

Le Val Sainte-Marie
(28 novembre 1944 – 3 juillet 1946).

Le jeune Supérieur, Lucien LEDEUR (33 ans) et les 60 élèves du premier cycle…

et le nouveau professeur de chant et de musique, l'abbé Jean SARRAZIN, avec la classe de sixième.

Il n'y avait en effet pas de microphone à cette époque-là. Mais quelle frousse lors de mon premier sermon ! Du haut de la chaire, avec en face de moi, les "Nouillettes"* !

Je suis donc resté vicaire à St Jean, durant toute la guerre, quatre années durant, auprès du chanoine Revenez, archiprêtre de la cathédrale - un saint homme, un peu strict.

Officiellement, je ne m'occupais pas de musique, mais je remplaçais souvent le P. Marcel Blanc au grand orgue. Aux grandes fêtes, lorsqu'il s'absentait, j'allais ainsi jouer les Vêpres ; je me souviens d'un 15 août où, du clavier du grand orgue, seul, je répondais également aux chanoines dans le chœur !

De cette époque, je garde un particulièrement bon souvenir des colonies de vacances, sous la Chapelle des buis, à Claire Combe. Une joyeuse ambiance avec les moniteurs, des étudiants épatants.

PROFESSEUR DE MUSIQUE A LA MAÎTRISE

Au terme de quatre années de vicariat, j'ai été nommé professeur à la Maîtrise.

La Maîtrise au vert… au « Val »

Or, à ce moment-là (31 mai 1944), la Maîtrise avait dû quitter ses locaux, de la rue de la Convention, récemment

*.« Nouillettes » : surnom donné aux pensionnaires de l'institution Notre-Dame, contiguë à la Maîtrise, par dérivation de « MOUILLET », nom d'une ancienne Directrice de cet établissement de jeunes filles (d'où l'inexactitude d'Amédée Legrand in *Histoire de la Maîtrise*, qui écrit : « Mouillettes »).

(1942), dans lesquels fut hébergé un hôpital militaire. Elle s'était installée au Val Sainte-Marie, dans un ancien prieuré déniché par Lucien Ledeur, tout jeune Supérieur de 33 ans du Petit séminaire, nommé à cette fonction deux ans auparavant.

Plus précisément, il s'agissait de l'ancienne hôtellerie du prieuré, destinée à accueillir les visiteurs, à proximité d'une ferme. La Maîtrise comptait alors une soixantaine d'élèves. Toute la Maîtrise n'était pas au Val : les classes du second cycle (3e, 2de, et 1ère) avaient été envoyées à Consolation. La page du « Val » se tournera le 3 juillet 1946.

La méthode Ward

J'avais été nommé pour enseigner la musique et le chant. Mais cet enseignement n'est devenu sérieux qu'à partir de la réinstallation à Besançon, où cet enseignement était partie intégrante de l'horaire scolaire. J'ai alors enseigné le solfège avec la méthode Ward*.

Au moment du renouveau liturgique, dans la période qui a précédé Vatican II, le diocèse m'a envoyé suivre deux sessions de formation : une première session de trois semaines à l'abbaye Notre-Dame de Belle-Fontaine (près de Cholet), animée par toutes les « têtes » du renouvellement liturgique ; puis une seconde session, consacrée au chant liturgique, à Vannes, chef-lieu du Morbihan et, avec Nantes, l'une des capitales du duché de Bretagne. Nous logions chez les *Sœurs du Père-Éternel,* que nous appelions les "tantes de Jésus" !

C'est là que j'ai fait la connaissance de Mlle Hertz spécialiste de la méthode Ward. (cf. note), du nom d'une américaine qui avait inventé cette méthode, très astucieuse, pour apprendre le chant et spécialement le chant grégorien aux enfants.

Pour la classe, elle comportait une série de grandes planches à fixer sur un

** Méthode inventée par Justine WARD (1879-1975), « complète, simple, progressive, gestuelle, assurant une formation musicale pour tous : des enfants à partir de 6 ans et des adultes, et permettant aussi un apprentissage de la direction » (*Schola Saint Grégoire*).

support et une série d'exercices progressifs. Pour ne pas rebuter les élèves, la méthode ne présentait pas de portée musicale mais des chiffres. Elle apprenait aussi à composer de petites mélodies. Une méthode très efficace !

"MAÎTRE DE CHAPELLE" TRADITION ET RENOUVEAU

Dans le cadre du renouveau liturgique*, il a fallu trouver l'équivalent en français de ce qui se chantait auparavant en latin. Or, lorsque le Chanoine Blanc avait quitté la Maîtrise (courant 1947), il avait emporté tout le répertoire.

J'étais nommé pratiquement chef de chœur –je serai officiellement nommé maître de chapelle en 1948 – et il fallait que « j'invente » un répertoire, tout en maintenant le chant grégorien !

J'ai cherché dans les chorals de Bach, Goudimel, etc. des œuvres adaptables. Et j'ai composé quelques petites choses…

Le chant grégorien

Je suis assez fier de mon seul diplôme de musique : le diplôme de l'Institut grégorien de Paris, que j'avais obtenu lors de mon séjour au séminaire des Carmes et pour l'obtention duquel était exigée la rédaction d'un mémoire sur le chant grégorien - mémoire pour lequel j'avais d'ailleurs obtenu une bonne note.

Au départ, j'avais des réticences envers le grégorien, parce qu'il n'y avait pas de mesure, pensais-je ; en fait l'unité de la mesure est la croche alors que dans la musique « habituelle », l'unité est la noire… Lorsque j'étais élève à la Maîtrise, je n'avais pas de prédilection particulière pour les chants grégoriens ; ce que j'aimais, c'étaient les polyphonies.

Bien que pourvu d'un diplôme de chant grégorien, celui-ci n'était pas pour moi le fin du fin de la musique. Le parangon de la musique pour moi, c'était Bach et, tout de suite après, Mozart.

*** Commencé avec la réforme de la Vigile pascale en 1951 puis de toute la Semaine Sainte en 1955, il culmine en 1956 au Congrès de liturgie à Assise, clôturé à Rome par un discours de Pie XII. Il trouve ensuite son accomplissement dans la Constitution sur la liturgie de Vatican II en décembre 1963.

**** Fondé en 1923 sous l'égide de Solesmes et l'impulsion de Dom Joseph GAJARD, l'Institut fut ensuite incorporé à la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris.

Mais le grégorien était en fait très « pratique » : on n'avait pas à se demander ce que l'on chanterait, il suffisait de choisir telle ou telle messe, pareillement pour les vêpres. Et, de fait, on n'a pas retrouvé l'équivalent.
J'étais persuadé, pour ma part, que les évêques n'abandonneraient jamais le grégorien. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

L'étude du grégorien

J'ai appris à mes élèves l'accompagnement du chant grégorien. A l'Institut grégorien de Paris, j'avais été l'élève d'Henri Potiron, auteur de publications sur les « modes » anciens et les modes grégoriens et maître de chapelle puis organiste titulaire au Sacré-Cœur de Montmartre.

M. Auguste Le Guénnant donnait également des cours de grégorien à la grande Salle de Théologie (« la grande salle T », à coté de « la petite salle T »), auxquels j'allais naturellement. Ses cours ne m'intéressaient pas beaucoup : j'avais le sentiment du rabâchage. Reste que l'essentiel est bien le rythme : il faut partir de la danse, *arsis,* l'élan*, thésis,* la retombée – lever le pied et le laisser retomber…

Des vêpres originales

Je me souviens qu'un jour l'archevêque – Mgr Dubois – avait invité un prélat romain pour un 8 décembre à la Cathédrale et m'avait demandé que l'on chante les psaumes en faux-bourdon. Or, le faux bourdon, c'est de la musique classique – avec des tonalités majeures et mineures qui n'ont rien à voir avec le grégorien. Cela m'avait énervé : j'avais pris ma moto et j'étais parti sur la route décharger ma bile. Puis j'ai finalement accepté de lui faire plaisir : ce que l'on chante en mode grégorien, je l'ai harmonisé à quatre voix. Nous avons donc chanté les vêpres harmonisées à quatre voix mais sur les formules grégoriennes – ce qui a emballé tout le monde.

⁕ A. Le Guennant : compositeur, organiste et maître de chapelle (1881-1972), qui fut directeur de l'Institut grégorien de Paris et auteur d'un *Précis de rythmique grégorienne d'après les principes de Solesmes* (1948).

⁕⁕ H. Potiron : organiste, compositeur et musicologue (1882-1972), qui tient une place importante dans l'histoire de la musique religieuse française du XXe s. (nombreuses publications dans la *Revue grégorienne*)

Les « Litanies » de Jean Sarrazin

Un de mes souvenirs marquants est une fête de l'Immaculée conception, où la tradition voulait qu'aux vêpres, on chantât les litanies de la Vierge. Jusque là, on chantait celles qu'avait composées le P. Brune. Je les avais accompagnées dans mes jeunes années, je les connaissais encore par cœur, mais je les trouvais un peu démodées et ne voulais pas les faire chanter.

Je m'en suis ouvert à Lucien Ledeur, qui m'a dit : «Il n'y a qu'une solution : composes-en de nouvelles ! ». J'ai donc composé par obéissance… Et la première fois que nous avons chanté ces *Litanies*, elles ont eu un certain succès, en particulier parce qu'elles n'étaient pas longues, car une voix chantait les invocations et les autres voix chantaient, dans le même temps, *Ora pro nobis*… Et pour l'Agneau de Dieu final, c'est Raoul Mougin qui m'a suggéré de faire autre chose, à la place de ce que j'avais d'abord composé et qui n'était pas convaincant.

Ces *Litanies* ont plu aux évêques qu'invitait traditionnellement pour les fêtes du diocèse) l'archevêque de Besançon. Une année, l'un de ces invités, a exprimé le souhait d'avoir une partition de ces *Litanies*. Et comme je n'avais pas de photocopieur à ce moment-là, il m'a fallu tout recopier à la main. Ce brave évêque m'a ensuite envoyé un petit mot de remerciement, sa carte de visite mais sans rien d'autre…

Petits tracas de grande charge

Le chant de la Passion m'a donné également du souci : il fallait une composition originale pour le texte en français – répons et interventions du chœur.

Une année, à la fin du carême, je suis tombé malade, victime d'une mauvaise grippe. Le dimanche des Rameaux, de mon lit, j'entendais chanter le *Gloria laus*, que j'aurais dû diriger moi-même, au cours de la procession conduisant à la porte de la cathédrale, contre laquelle trois coups étaient frappés pour la faire ouvrir.

« L'Ordo de 1948 nomme le Petit séminaire conjointement "Maîtrise". L'abbé Jean Sarrazin y reçoit le titre de "Maître de Chapelle" et, la même année, fait entendre les nouvelles "Litanies" » .(A.L.)

Chaque dimanche, j'avais le sentiment de remettre en jeu ma réputation. Ces offices à la Cathédrale, c'était mon souci permanent. J'en faisais des cauchemars : j'arrivais pour la grand-messe à la cathédrale, en ayant oublié les partitions….

Le Père Dubourg écoutait bien. Chaque fois il m'appelait et me disait : « Ce que vous faites n'est pas mal, mais c'est grêle ». - ce qui m'agaçait car, lorsque j'ai commencé, je n'avais que douze sopranes; alors pour remplir la cathédrale, c'était peu. Jusqu'au jour où le bâtiment de la Maîtrise a été agrandi et qu'alors le nombre des élèves entrant en sixième a doublé. Et le Grand séminaire est par ailleurs venu renforcer les voix d'hommes….Pour finir, nous étions quatre-vingts. Nous existions, ce n'était plus « grêle ». Le Père. Dubois était lui aussi exigeant

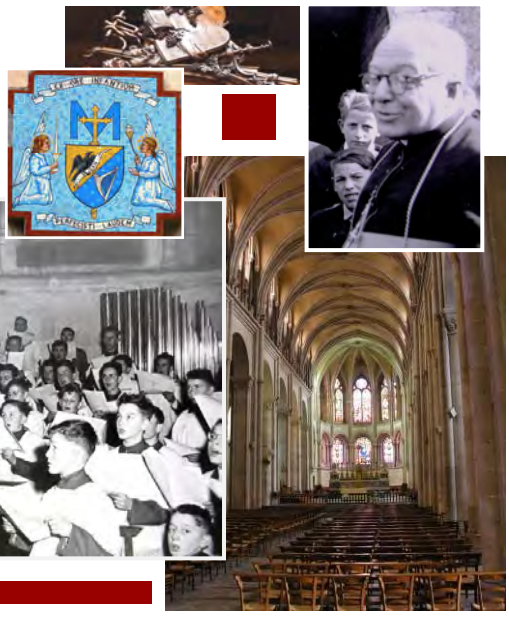
Le Père Dubourg était très aimé… mais il ne connaissait pas l'action catholique. Il en était resté au « patro ». Alors que moi qui durant mon vicariat avais eu à animer trois équipes de JOC (deux masculines et une féminine), je ne rêvais que d'action catholique.

DÉCOUVERTES MUSICALES ET HUMAINES

Le travail de la voix

Au tournant des années 50, par l'intermédiaire d'une vielle dame qui recevait chez elle des musiciens et des chanteurs, j'ai fait la connaissance, à Besançon, d'un juif émigré allemand, M. Bornstein, ancien ténor de l'Opéra de Berlin, qui m'a appris à chanter.

J'ai été son élève durant deux à trois ans. Il m'a « fait » une voix de baryton « sortable », avec un beau timbre. Je me souviens que, au cours d'une procession du Saint sacrement dans les rues de Besançon, alors que j'avais



entonné je ne sais plus quelle hymne, le P. Blanc s'est retourné, étonné, ne me connaissant pas une telle voix.

C'est ainsi que j'ai été sollicité pour deux airs de barytons dans le *Requiem* de Duruflé, donné à la Cathédrale – dont l'un avec un départ délicat sur un si bémol qui faisait suite à un si bécarre final de l'orchestre. N'ayant bénéficié que d'une seule répétition avec l'orchestre et sachant que ma famille était à l'écoute de la retransmission radiophonique, j'ai éprouvé le plus grand trac de ma vie… !

Ce travail de la voix avec Bornstein m'a beaucoup apporté. Cet homme m'aimait bien et était avec moi comme un père. Un jour, il m'avait fait chanter la Leçon tirée du prophète Isaïe (9,1-6) des Matines de Noël (*Primo témpore alleviáta est terra Zabulon et terra Nephtali …Consolamini…*) et il en avait les larmes aux yeux.

La communauté juive bisontine

Cette expérience de vie m'a aussi permis d'entrer en contact avec le monde juif de Besançon, Maryse Weil entre autres. Bornstein organisait en effet des auditions de ses élèves, qui étaient des occasions de rencontres.

Il m'avait fait promettre de ne pas tenter de le convertir sur son lit de mort ! Je suis allé à son enterrement, jeter de la terre sur son cercueil.

L'abbé Lecordier m'avait aussi fait connaître des membres de la communauté juive, un médecin notamment. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir la vie ordinaire d'une famille juive. Un jour, me rendant dans cette famille, j'ai trouvé leur porte simplement poussée et, ayant annoncé ma présence, j'ai été prié d'entrer : c'était shabbat, on ne se déplaçait donc pas pour ouvrir la porte.

IMAGES ET IMPRESSIONS

Les amitiés

J'appréciais beaucoup le P. Ledeur et le compagnonnage du P. Mougin, qui a été mon seul véritable ami – un vrai ami car il n'hésitait pas à me dénoncer mes travers, ce qui m'a été d'un grand service.

Raoul Mougin avait une vie un peu en marge, se levant très tôt, se "droguant" pour dormir et se "droguant" de nouveau au réveil… Dans la salle de physique de Saint-Jean, il était chez lui, le « patron ».

C'était un grand travailleur. Ensemble, nous avons découvert les disques 33 tours ; nous avons été parmi les premiers à en acquérir. Il se documentait et montait des appareils de radio, des hauts parleurs, etc. Nous lui devons les premiers enregistrements des Maîtrisiens.

Ouverture

Les fêtes de la Sainte Cécile … Des auditions de disques et des concerts de musique de chambre avec des musiciens bisontins amis : au violon M. Chevreux (commerçant en fourrures), au piano, Colette Aymonier, et, au violoncelle, Solange Billard…Les concert des JMF, auxquels nous avions obtenu du P. Ledeur que les "grands" soient adhérents…

…et clôture

Pour la représentation d'une Passion de Bach, au théâtre, la Maîtrise avait été associée aux chœurs, pour le chant des parties confiées à des voix d'enfants. Ne sachant pas sur quel rythme le chef d'orchestre allait faire exécuter les pièces, nous les avions exercées à deux vitesses !

Mais il ne nous avait pas été permis de rester jusqu'à la fin du concert, en raison de l'heure tardive de celle-ci : quelque peu frustré, notre chœur d'enfants a dû rentrer au bercail !

LA « FIN » DE LA MAÎTRISE

Cela s'est passé en deux temps. Il y eut d'abord le regroupement, à la « Maîtrise » des grandes classes durant une année ou deux …

Puis il y eut 68 – qui fut pour moi, une année épouvantable. La contestation dans les classes… Ainsi, alors que j'assurais l'instruction religieuse en seconde, une petite brochure, éditée l'année même, que je venais de présenter a été qualifiée d' « *un peu ancienne, non ?* » … Et j'étais moi-même aussi… forcément « bourgeois ».

J'ai alors quitté la Maîtrise, à regret, las de ces désordres…
Avec *les Amis de l'orgue*, nous avions cette année-là, organisé un voyage de découverte et connaissance des orgues européennes importantes.

Ces vingt années de Maîtrise restent pour moi des années où je crois avoir été utile.

RETOUR EN PAROISSE ORNANS

Envie de me retrouver « au milieu des gens »

Par hasard, j'avais été amené, quelques mois auparavant, à remplacer, durant une courte absence, .le vicaire d'Ornans, que j'avais connu à la Maîtrise, Cette journée à la cure d'Ornans m'avait paru très agréable. Et j'avais alors envie de me retrouver au milieu des « gens ordinaires », au cœur de la population chrétienne. Après des visites répétées à l'archevêché, le curé d'Ornans a obtenu ma nomination auprès de lui, comme "collaborateur".

Cette année-là, par ailleurs, avait eu lieu à Ornans la réunion annuelle des chorales du diocèse. Or le chef de la chorale d'Ornans devant quitter la cité, il m'avait été demandé de lui trouver un remplaçant et j'avais proposé, en attendant ce nouveau chef, de venir, de Besançon, assurer les répétitions – ce qui a également pesé favorablement dans la décision de l'archevêché.

« Du beau chant et de la belle musique »

Durant les 20 années de mon ministère ornanais, j'ai dirigé le chœur. Et nous avons fait de belles choses. A tel point que Mgr Dubois, une année, a demandé à venir assister aux offices du Jeudi saint à Ornans, pour entendre du beau chant et de la belle musique. C'était flatteur…

Une charge pastorale enrichissante

Le curé Goguey avait beaucoup de travail. Je lui ai proposé de prendre en charge la préparation au mariage et les baptêmes (l'église d'Ornans possède un baptistère). J'ai aimé assurer ce ministère, qui a été pour moi une découverte.

Ornans « *Le Père Sarrazin va nous quitter* »

J'assurais également l'aumônerie des deux collèges, public et privé, d'Ornans, une tâche que j'appréciais beaucoup également, car j'y rencontrais des jeunes d'autres paroisses.

Entre les prêtres du doyenné, la vie ecclésiastique était très fraternelle. Nous nous retrouvions tous les lundis pour déjeuner ensemble chez l'un ou chez l'autre.

Je suis resté 20 ans à Ornans, mais je n'ai eu la cure en charge que deux ans avant mon départ, en même temps que la fonction de doyen – une fonction parfois délicate à assurer, où l'on est beaucoup sollicité par les paroissiens en difficulté avec leur curé mais de ce fait, un ministère riche en partage …

PESMES
DERNIÈRE ÉTAPE PASTORALE

Je croyais mourir à Ornans, où j'étais très attaché aux gens et au paysage. Et voilà qu'un jour j'e reçois la visite d'un vicaire épiscopal venu me faire part de la proposition de l'archevêque de me confier la cure de Pesmes. Mais je n'ai pas été "curé" bien longtemps, en raison du regroupement des paroisses qui est alors intervenu. Jean-Christophe Demard, qui avait déjà exercé un ministère à Pesmes, a en effet été nommé "curé" en titre (responsable de l'U.P.) et j'ai été affecté comme coopérateur à la paroisse de Pesmes.

Durant quelque temps, j'al été chargé d'aller célébrer des messes dans les petits villages quelque peu « délaissés » le dimanche – ce qui me plaisait beaucoup.

Je me suis également occupé du mouvement *Partage et Rencontre.* Des couples (cinq ou six) se réunissent une fois par mois, et préparent ces réunions à tour de rôle, en autonomie. Et tous les deux ans, un rassemblement national (500 à 600 personnes) a lieu dans une ville de France.

A Pesmes, toutefois, je n'ai pas eu en charge la chorale. Car les chorales des diverses paroisses avaient été regroupées dans un chœur inter-paroissial, qui avait son chef. Les voix d'hommes de la chorale de Pesmes avaient rejoint le chœur inter-paroissial. Ne restaient que les dames avec qui j'ai commencé à travailler et au bout de trois ans, nous avons eu des résultats.

J'y ai aussi noué de solides amitiés avec des familles. Pesmes, j'y aurai été une étoile filante ? mais j'y suis encore attaché. » (J.S.)

Propos recueillis par J.-M. Gautherot les 9 et 10 juin puis le 5 août 2010, à N.-D. des Cèdres (Montagney)

Pesmes, vendredi 16 juillet 2010

Bon anniversaire !
Joyeux jubilé !
Père Sarrazin

94 ans
2 juillet 1916

70 ans de sacerdoce
9 mars 1940

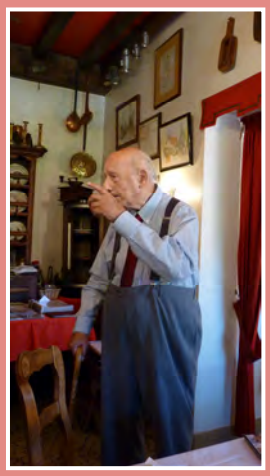
Action de grâces

Ils étaient venus quarante entourer
et fêter celui qui avait été,
pour beaucoup d'entre eux,
« l'éveilleur »…

LES ALWATI
RÉCITAL

Chansons comtoises harmonisées par J. Sarrazin, H. Meunier et M. Gentilhomme

L'eau, l'Arbois, l'absinthe,
Le charbonnier, les scieurs, les quenouilles
Le rossignol, O cher Jura, les gaudes
La cancoillotte, le ranz des vaches,, Marguerite



« Connaissez-vous encore votre solfège ?»

Il était un orphéoniste
S'appelait-il Pierre
ou Baptiste ?
L'histoire n'en dit pas
un mot
DO SI LA SOL FA MI RÉ DO

Hôtel de France
Maison J. Vieille
9 rue de la Vannoise
70 140 PESMES

La « patronne »
Patricia :
la générosité
rayonnante

RETROUVAILLES 2010

L'album

Jean-Marie BERTHOD et G. C.
Michel COULET et J.- N. P)

ACCUEIL du CENTRE DIOCÉSAIN

« Comment, au royaume susciter ou réveiller des nous et laissent

Régis DEBRAY

BIENVENUE à L'ESCALE

Marguerite BOURGON, Marie-Thérèse RAVRY et Jeannine BINETRUY

APRÈS LA CONFÉRENCE

Nicolle CARRÉ
Evelyne BERTHOD
Caroline PAQUIEN
Marcel GAUTHIER

Marie-Ange BERGIER
Roselyne POCHARD

Gabriel MIGNOT
Renate MIGNOT
Pierre VITTE

Bernard BERGIER
Jean-Noël POCHARD

Jean-Marie CARÊME
Jean-Marie BELOT
Charles ROUSSELET
Martial BEUREY

Jean-Pierre LANQUETIN
Bernard FAIVRE
Marcel GABLE
Bernard DROZ-VINCENT

Michel HIRT
Claude LANQUETIN (Mme)
Pierre-André DUBREUIL

Louis LETOUBLON
Jean MOYSE
René LHOMME
Maryse MOYSE
Michel LAITHIER
Christian MARANDET

Jean BOURDENET
Charles ROBERT
Caroline PAQUIEN (*Escale*)
Guillaume GASSER (*Escale*)

Christophe BAZIN
Pierre VITTE

Louis ROUGNON-GLASSON
Claude LORNET
Gabriel LIEVREMONT

DÉDICACE

Nicolle CARRÉ
Louis LETOUBLON

AUTOUR

du Père Jean SARRAZIN

DOYEN DES ANCIENS
et
JUBILAIRE DE PLATINE 2010

éclaté du moi-je,
qui ne se payent pas de mots
chacun respirer ? »

Le moment fraternité

Hubert LIGIER
Marie-Élisabeth MAIRE
Henri MAIRE
Pierre SAINT-HILLIER

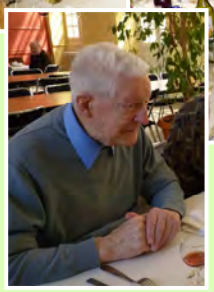
Alain CARREY
Alain PASTRÉ
Paul MARTIN

Marcel GAUTHIER
Raymond LAITHIER
Gaspard NYAULT
Betty MOUREY
Louis RAVRY

Gilbert CHOPARD
Jean-Baptiste CARREY
Pierre LABARRE
Henri MEUNIER

Marcel GAUTHIER
Marie CHAPUIS
Paulette VERDIÉRE
(sœur de Robert)

Jean-Marie MEUNIER
André BRISARD
Danielle BRISARD
Bernard BARBIER
Marcel FERREUX



Philippe TISSERAND
Joseph CORDIER
Colette CORDIER
Michel JACCASSE

Henri VUILLEMENOT
Marguerite BOURGON
Jean DEMILLERE

Marie-Thérèse RAVRY
Daniel BINETRUY
Germaine VUILLEMENOT
Jean-François NAPPEY
Jeannine BINETRUY
Jean POULNOT

Lucien CLAUSSE
Gilbert LAPIERRE
Albert BOURGON

Jean CORNE
Pierre PRINCET
Pierre HOPITAL

CONCÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE D'ACTION DE GRÂCE

Présidée par Pierre LABARRE,
entouré des Jubilaires 2010 présents :
Jean SARRAZIN,
Marcel FERREUX,
Gabriel LIEVREMONT
et Pierre VITTE, qui prononça l'homélie.

LE COURRIER DES RETROUVAILLES

Jean-Marie BAERTSCHI (M.1968-1971) P.

Une fois de plus, je ne pourrai être des vôtres : matinée, les 80 ans de ma sœur à Vuillafans, après-midi, des noces d'or à Phaffans. Saluez ceux pour qui mon nom n'est pas inconnu, et surtout le Père SARRAZIN et Jean NAPPEZ. Avec mes vœux pour une bonne journée

André BARRET (M.1938-1944)

Félicite les cinq prêtres jubilaires et plus particulièrement Marcel FERREUX, Gabriel LIEVREMONT et Pierre VITTE, avec lesquels j'ai été Maîtrisien durant six ans. Bonne journée à tous. (A. Barret dit « *La Mutter* »)

Jean-Pierre BEAUTÉ (M.1948-1956) P.

Bonne journée à tous. Merci pour le travail de l'équipe animatrice.

François BRUSSET (M.…-…)

Question de Hans KÜ NG : « Dieu était-il présent dans l'enfer d'Auschwitz ? »… En même temps que le bulletin, je reçois de mon ancienne paroisse de Strasbourg le témoignage du cardinal vietnamien Van Thuan disant sa joie de célébrer l'eucharistie dans un camp du type d'Auschwitz et de faire vivre Jésus au milieu de tous ces prisonniers.

Hubert CLERC (M.1944-…)

Je ne pourrai être des vôtres, étant retenu, le matin, par la clientèle touristique et devant assurer, l'après-midi, l'animation liturgique d'une messe.. J'adresse à tous mes salutations et transmets au Père SARRAZIN mes vœux de bonne santé et ma profonde gratitude. Excellente journée !

Claude COULOT (M. 1956-1962) P. (OFM)

Le 16 avril, mes collègues de la Faculté de théologie de Strasbourg m'offrent un volume de Mélanges à l'occasion de mon départ à la retraite. Durant le week-end, je reçois des amis qui viennent à cette occasion. (ndlr : cf. rubrique *Infos*).

Pierre CRUSSARD-DRUET (M.1930-1936)

Nonante et un ans à la fin du mois d'avril : aller en une journée de la Lorraine mosellane à Besançon, c'est trop pour moi…
C'est par le Bulletin que j'ai appris la disparition de mon copain Pierre RENAUD. Nous étions de la même classe. J'apprécie tout le travail que fait le bureau de l'Association. Salutations chaleureuses.

L'article sur l'hôpital Sainte-Anne a paru à peu près en même temps dans notre revue MEP avec beaucoup de photos. Les articles sont parfois un peu ardus pour des gens de mon âge, mais j'espère qu'ils profitent à d'autres.
Je regrette de ne pouvoir participer au jubilé de mon ami Pierre VITTE.

Bernard DARTEVELLE (M.1972-1973) P.

Je remercie l'Amicale pour l'envoi du Bulletin mais trouve la cotisation trop élevée (20 €) et le repas du 17 avril trop onéreux (30 €). Est-il nécessaire que le bulletin soit si luxueux ? Bonne journée à tous les participants.

Joseph DUQUET (M.1944-1948) P.

Un bonjour à transmettre à tous. Je ne pourrai être avec vous cette année. J'ai demandé à Christian MARANDET, en pastorale dans le diocèse d'Evry, de m'y représenter.
Je suis toujours bien occupé avec les solidarités à vivre avec des populations marginalisées : Roms, Sans-papiers, chômeurs, beaucoup de jeunes et d'adultes des cités populaires…. et avec quelques services à rendre dans le secteur pastoral.

Meilleurs vœux aux jubilaires. J'ai connu plus particulièrement le Père Jean SARRAZIN au Val Sainte-Marie puis à la rue de la Convention, et Pierre VITTE, le missionnaire, à Bangui et à la coopération missionnaire.
Je vais suivre ave c attention le travail de la journée et la réflexion proposée, déjà bien présentée dans le précédent bulletin de liaison. Fraternellement.

Jean FERREUX (M.1935-1940)

Vu mon grand âge et les distances (Reims), je ne pourrai pas assister aux retrouvailles. Vous aurez vu mon frère… Je forme des vœux pour que cette journée soit une pleine réussite et redis à tous – les anciens ne sont hélas plus très nombreux – mon meilleur souvenir.

Marcel GIRARD 1951-1957)

Je renouvelle mes vifs encouragements afin que se poursuive l'action de l'association.

Louis JOLY (M. 1932-1935)

En forme, malgré mes 90 ans et quelques petites misères, qui ne me permettent plus de tenir le coup toute une journée. Je regrette de ne pouvoir partager le plaisir de se retrouver et d'écouter Nicolle CARRÉ.

Philippe LAITHIER (M.1948-1954) P.

En avril et en mai, je participe à diverses sessions d'une journée (Équipes du Rosaire, Groupe Évangile et Mission, Glay. Je n'assisterai donc pas à la journée dois également être présent dans l'ensemble des paroisses d'Hérimoncourt-des retrouvailles mais je serai avec vous par la pensée et la prière. J'apprécie beaucoup le Bulletin, ses poèmes, ses articles de réflexion et ses informations.

Bernard MAMET (M.1960-1966)

Retenu par plusieurs engagements, je ne pourrai pas, une fois de plus, être présent cette année. Je présente aux jubilaires mes compliments chaleureux et reconnaissants.

Rémi PLACIARD (M.1968-1971) P.

Je vous remercie de m'avoir adressé, durant toute l'année, le bulletin de l'Association. Sachez que je le lis avec intérêt. Je connais un bon nombre des personnes évoquées et je suis aussi ce qui concerne l'Escale dont je connais le responsable, Christophe BAZIN. C'est grâce à Maurice Bolard, qui participait en août 2008 à un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, que j'ai appris l'existence de l'Association.

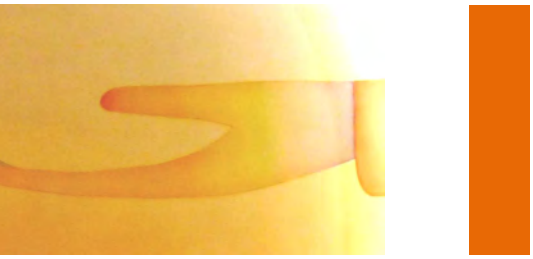
J'ai été à la Maîtrise durant ces « années charnières », où elle accueillait des jeunes venus des séminaires de Luxeuil ; Maîche et Consolation à partir de la Seconde et jusqu'à la Terminale. Lisant le bulletin, je constate qu'il n'est pratiquement pas fait mention de ceux qui ont fréquenté la Maîtrise à cette époque et qui aujourd'hui n'ont pas de lien particuliers avec la Maison. Certains souhaitent-ils en conserver ?
Ayant lu le numéro où il est question des « Maîtrisiens des générations d'après 1970 », c.-à-d. à partir du moment où la Maîtrise est devenue « séminaire-foyer » (après ma génération), j'attends de voir quelle évolution pourra se faire jour avec l'accueil de ces « nouveaux anciens »…

Pierre MARGUIER (M.1959-1965)

J'ai renoué le contact par l'intermédiaire de Marcel Gable, lors d'obsèques à Saint-Louis de Montrapon et je souhaite désormais le maintenir Je ne pourrai toutefois pas assister aux retrouvailles cette année. Bonne journée à tous.

Daniel MESNIER (M.1952-1959)

Quel dommage de ne pas pouvoir vous revoir cette année ni entendre la conférence de Nicolle CARRÉ. Bravo à Jean-Marie, pour la composition et la mise en page du bulletin ! Avec Simone, nous dégustons de A à Z… Très bien de citer Hans KÜNG, le théologien de Vatican II auprès duquel je me suis trouvé dans la basilique, grâce à une invitation spéciale, durant la dernière



semaine, avant la clôture le 8 décembre 1965… A l'an qui vient, si Dieu le veut !

Jean OBRIOT (M.1933-1939)

Félicitations pour la présentation du bulletin. Une pensée pour les disparus J. KOHLER et P. RENAUD (qui était en seconde quand j'entrais en sixième). Fraternellement.

Serge PERRIN (M.1947-1953) P.

Ne participera pas à la rencontre du 17 avril. Il sera en Égypte ; il parlera de vous aux pharaons et demandera à Moïse de vous guider tous vers un pays de liberté !

Christian RAMPHFT (M.1956-1963)

Impossible d'être avec vous le 17 avril. J'ai repris la philo (préparation d'un Master 1) à l'Institut catholique de Toulouse et les mois de février à mai sont très chargés en travaux à rendre. Je le regrette d'autant plus que vous allez fêter les jubilés des Pères SARRAZIN et LEGAIN, auxquels je suis redevable d'une bonne partie de ma formation humaine et chrétienne.

▪ Dans mes pensées et prières, j'unis le P. SARRAZIN et le P. LEDEUR, liés d'une amitié profonde, qui savait rester discrète pour ne pas créer de jalousie dans le corps professoral – signe de savoir-vivre et de grande sagesse. Tous deux étaient des pédagogues compréhensifs et exigeants ; des professionnels d'une grande compétence et d'une réelle humilité ; des figures sacerdotales exemplaires par leur souci d'une liturgie belle et priante, tournée vers la louange et l'action de grâce ; des personnalités d'une grande qualité humaine, ouvertes au divin à travers l'art sacré – la musique pour l'un, l'architecture religieuse pour l'autre. Merci au Père SARRAZIN.

▪ Au Père LEGAIN, j'associe le Père Pierre TOURNIER. Nous avons fait plusieurs camps d'été à Miellin (Ballon de Servance) pour de jeunes Maîtrisiens, avec Alain CARREY comme co-animateur. Le P. LEGAIN vivait l'exigence, connue mais trop souvent oubliée, en éducation et en formation, d'« un esprit sain dans un corps sain ». Comme lui, j'étais un passionné de football. Sa préoccupation était de faire de nous des hommes équilibrés et heureux et, grâce à lui, nous avons été nombreux à vivre des années heureuses à la Maîtrise. Qu'il en soit également remercié.

Bernard RAPPO (M.1951-1958)

Bonne journée à tous et spécialement à vous Père Sarrazin, à qui nous devons tout…

Henri EMONIN (M.1945-1946)

Je reçois toujours avec plaisir votre bulletin, où je retrouve trace de quelques anciens, bien oubliés depuis plus de soixante ans… Je me souviens particulièrement du P. MOUGIN, qui m'a initié aux mathématiques, ce qui m'a permis de faire des études supérieures en physique et géologie (à l'université d'Alger).

Jean GRESSET (M.1951-1957)

Suite à un œdème de la cornée, ma vision ne s'améliore pas aussi vite que je l'espérais. Conduire de Neuchâtel à Besançon m'est fortement déconseillé. Avec grand regret, je dois donc déclarer forfait Je suis désolé de ne pouvoir retrouver mes amis de la Maîtrise et de ne pouvoir entendre la conférencière sur un sujet qui, à nos âges, nous intéresse beaucoup. Joyeuses et enrichissantes retrouvailles !

Jean-Pierre DHÔTE (M.1959-1965)

J'aurais aimé être des vôtres, mais des engagements me retiennent. Je serai avec vous par la pensée, et par la prière avec le Père Sarrazin… Je me demande toujours comment il est parvenu à nous faire chanter à la Cathédrale dès l'entrée en sixième, après seulement quelques répétitions. Fallait-il qu'il ait une grande confiance en l'Esprit Saint et une grande indulgence à notre égard !

André VUILLAUME (M.1943-1974)

J'ai grand regret de devoir décliner cette année l'invitation aux retrouvailles, ce samedi coïncidant avec la date où les malades reçoivent le sacrement. A mon affectation est désormais attaché le service d'aumônerie du Chênois, le Bellevaux du Territoire. Aussi, je serai de cœur et de prière avec vous, avec une pensée très particulière pour les jubilaires et dans le souvenir de Maurice BOLARD.
Mon admiration reste acquise à ceux qui font quelque chose et la rédaction du Bulletin témoigne d'une excellente « Maîtrise » : ça réjouit plus que le cœur de l'ancien prof qui salue la performance.
Toute mon amitié à chacun et bonne journée.

Denys CUENOT (M.1937-1939) RP. (MEP)

Je vous remercie pour l'envoi de notre Bulletin, où les MEP sont vraiment à l'honneur. C'est un lien supplémentaire avec la Maîtrise. J'apprécie la nouvelle présentation avec beaucoup de photos et un beau papier.

Jean-Yves LHOMME (A)

Merci de me faire part de votre rencontre du 17 avril. Puisqu'un grand nombre de membres de la Maîtrise sont désormais devenus des amis du futur hôpital Sainte-Anne de Mananjary, grâce, à l'origine, à notre ami et regretté Robert CHAPUIS, c'est bien volontiers que je serai de tout cœur avec vous, certain que ce sera une très belle journée de retrouvailles et de partage. Avec toute mon amitié.

NDLR *En toute modestie et vive reconnaissance : MERCI pour les appréciations touchant le Bulletin* (JMG).

Merci à ceux qui ont informé de leur absence contrainte

Philippe BALLOT (M.1971-1974) Mgr
Claude BARRAND (A)
Louis BERGER (M.1947-1953)
Jean BIRON (M.1953-1958)
Jean BLANCHARD (M.1938-1944)
Georges BOLARD (M.1951-1957)
Joseph BONNOT (M.1939-…)
Gérard CHOPARD (M.1963-…)
Marcel CHOPARD (M.1949-1955)
Marcel CORNE (M.1941-1944)
Pierre CORNE (M.1931-1939)
Jean CORNU (M.1939-1945)
Henri COTE (M.1958-1964)
Jean-Christophe DEMARD (M.1951-1958)
Meinrad DESCOURVIERES (M.1952-58)
Philippe DESCOURVIERES (M.1954-60)
Yves DORNIER (M.…-…)
Jean DROZ-VINCENT (M.1935-1938)
Bernard DRUHEN (M.1940-1942)
Guy DUBREUIL (M.1951-1955)
Raymond FLEURET (M.1948-1952)
René GARNERET (M.1947-1953) P.
Nicolas GASPAROTTO (E.2008-2009)
François GIRARD (M.1960-1967) P.
Pierre GEAY (M.1949-1951)
Michel GENTILHOMME (M.1937-1942)
Jean-Louis GOUTIÈRE (M.1952-1958)
Denis GRANGERET (M.1946-1952)
Simon GUINCHARD (M. 1952-1958)
Robert ISABEY (M.1941-1944)
Joseph JARROD (M.1960-…)
Jean JAUSSAUD (M.1944-1950)
Jean-Marie JAVAUX (M.1942-1948)
Bernard JOLIVET (M.1952-1960)
Bernard JOURNOD (M.1957-1964)
Philippe LABARRE (M.1948-1953)
Jean-Louis LANQUETIN (M.1956-1962) P.
Bernard LEGAIN (M.1961-1968)
François LESCOFFIT (M.1945-1950)
Georges LIGIER (M.1945-1951)
Gérard LONGCHAMP (M.1940-1944)
René LONGCHAMP (M.1938-1944)
Georges MAILLEY (M.1940-1944)
Gustave MEYER (M.1933-1938)
Henri MONNERET (M.1934-1939) P.
Gérard MORISOT (M.1959-1967)
Camille MOUCHET (M.1942-….)
Claude MUNIER (M.1960-1966) P.
René NACHIN (M.1938-1943)
Félix PERRIN (M.156-1958)
Daniel PETET (M.1957-1964)
M.-J. PETITHUGUENIN (M.…-….)
Pierre PETITJEAN (M.1946-1952)
Eric POINSOT (M.2004-2009) P.
Louis PONÇOT (M.1932-1937) P.
Pierre REUTER (M.1944-1946)
Claude RIGAUD (M.1951-1958)
Michel RIGAUD (M.1942-1946)
Charles ROUSSEL (M.1932-1938)
Hubert ROUX (M.1945-1948)
Serge TANNIÈRES (M.1961-1968)
Michel TRAVERS (M.1946-1952) P.
Joseph VIEILLE (M.1942-1945)

« C'est dans ce très-bas
que rien ne nomme,
- la mort ayant chassé
la parole -
que nous sommes
relevés

pour une autre
naissance »

Francine CARRILLO

Christ de Pitié en bois de chêne sculpté. Œuvre attribuée à un maître de Namur (1515-1520) – courant mystique, puisant sa source dans le livre d'Isaïe. *(Possession privée)*

Jean JOLIVET
21 05 1942 – 07 04 2010

Jean est né à Mantoche (Haute-Saône), dans une famille qui comptera huit enfants (3 filles et 5 garçons), élevés par une mère au foyer.

Son père, contremaître à l'usine de carrelages de Mantoche et petit exploitant forestier, milite dans les associations syndicales et familiales ; il sera ainsi, durant de nombreuses années, administrateur de la Caisse d'allocations familiales de la Haute-Saône.

Après l'école du village, Jean entre, en 1953, à la Maîtrise, où il accomplira trois années scolaires, pour poursuivre ensuite sa scolarité secondaire à l'Institution Sainte-Marie de Belfort puis au Lycée Cournot de Gray.

En 1961, au mariage de sa sœur, il fait la connaissance d'André Cadoux, beau-frère de celle-ci, qui dirige un établissement pour enfants caractériels ("Chanteclair"), à Corbusson, dans la commune de St Berthevin-les-Laval, en Mayenne. Quelques mois plus tard, il y est engagé comme éducateur stagiaire et va consacrer sa vie professionnelle aux enfants en difficultés.

Après l'obtention d'un diplôme d'éducateur spécialisé, au sortir de l'école d'éducateurs de Rennes, il effectue son service militaire dans un établissement militaire pour enfants à Versailles. De retour à Corbusson, il épouse Sylviane, secrétaire comptable de "Chanteclair". De leur union naîtront deux enfants, qui leur donneront trois petits-enfants.

En 1974, il quitte Corbusson, où il était devenu chef de Service, pour retrouver la Franche-Comté et, après un court passage par Besançon, prendre, en 1975, la Direction de l'Institut médico-éducatif (IME) "La Grande Saule", à Vesoul

Jouissant de la confiance de Marcel Rozard, Directeur général de la "Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence" du département, il met en place de nouveaux services, dont il avait, avec son équipe pluridisciplinaire, ressenti la nécessité : le service d'aide à domicile de jeunes enfants, (SESSAD), le service pour jeunes adultes pouvant acquérir une certaine autonomie en appartement sous contrôle éducatif (SAM) et un service pour enfants et jeunes polyhandicapés, le "Chemin vert".

Engagé dans la vie locale, Jean est, de 1989 à 1999, conseiller municipal de Vesoul, délégué aux quartiers et au centre social Montmarin. A la même époque, il est également administrateur du foyer Bourdault.

Il prend sa retraite en 2002 et, en 2005, décide avec son épouse de s'installer dans le Var, à La Farlède. Au mois d'août de cette année-là, un drame frappe la famille. Leur fille Catherine se noie au cours d'une plongée sous-marine, en voulant porter secours au moniteur, victime d'un malaise.

L'année suivante, un cancer se déclare et, au terme d'un combat quotidien contre le mal qui le ronge, il décède le 7 avril 2010.

Son fils Éric lui rend ce témoignage : « Il a été un passeur, habité par une certaine éthique personnelle et transcendante, s'efforçant d'offrir à ses enfants, aux enfants des autres et à ses concitoyens, une vie meilleure. En cela, il aura été profondément, viscéralement humaniste ».

Et Bernard, son frère, nous confie : « Jean n'avait qu'un an de moins que moi et nous fûmes complices durant toute notre enfance, dans les jeux comme dans les bêtises. C'est un peu de moi-même qui s'en va. »

(D'après un texte, transmis par un proche à l'E. R.)

Jean CASSANI
07 12 1928 – 19 04 2010

Fils de Joseph Cassani, d'origine italienne, et de Jeanne Vuillaume, originaire de Levier, Jean, garagiste durant de longues années, était devenu une figure familière de la petite ville du Haut-Doubs, tout en restant très attaché à ses racines italiennes.

Maîtrisien de 1939 à 1944, il avait ensuite fait l'apprentissage du métier de mécanicien qui le passionnait. Ainsi, durant son service militaire (1948), il avait été affecté à une unité de dépannage d'automobiles et de camions. De son union avec Renée (juillet 1949), naquirent trois enfants, qui donnèrent à leurs parents six petits-enfants et une arrière petite-fille.

En 1950, à l'initiative de son père, il construisit un grand garage moderne, qu'il dota, en 1955, d'une station-service. Après la mort de son père, en 1959, il poursuivit avec son frère Joseph le développement de l'entreprise, jusqu'à embaucher plusieurs mécaniciens.

En 1990, au terme de 45 années de travail, il prenait sa retraite et s'installait avec son épouse à Chalèze. Il est décédé le 19 avril dernier, au Centre de soins de Bellevaux à Besançon, et a été inhumé le 22 avril ,à Levier. *(D'après l'E. R.)*

André HUGUENY
en religion Frère Étienne
23 05 1926 – 28 05 2010

« Aîné d'une famille d'agriculteurs de 12 enfants de Fontenelle-Montby (Doubs), André entre à 12 ans (1939), à la Maitrise. Ce départ de la famille est pour lui et ses proches une vraie rupture. Il poursuit ensuite sa formation à Faverney puis au Grand séminaire de Besançon et, après deux années de théologie accomplies au séminaire français de Rome (1949-1951), il est ordonné prêtre le 10 mars 1951, et retourne une année à Rome pour y achever une licence de théologie.

En 1952, il entre aux Missions Étrangères de Paris (MEP) et part pour le Vietnam, où durant 3 ans il doit d'abord apprendre la langue en s'insérant progressivement dans des paroisses. Ainsi, en 1954-55, il est curé d'une petite paroisse près de Dalat, puis est nommé professeur de philosophie au Grand séminaire de Saigon.

Mais, en mars 1956, il est victime d'un grave accident de moto, qui lui laissera des séquelles. Est-ce en cet accident que trouvent leur origine ses surprenants accès de colère aussi imprévus que rapidement éteints ? Après plusieurs mois d'hospitalisation à Saigon, il rentre en France pour se reposer.

C'est à partir de cette période, qu'il est attiré par la vie monastique. La fonction de professeur lui devient aussi difficile. La langue vietnamienne lui résiste, et il ne se voit pas donner ses cours en vietnamien à ses élèves (ils se donnaient jusqu'alors en français), en vertu d'orientations nouvelles - l'Église du Vietnam prenant peu à peu son propre visage, tandis que la présence française va diminuant. Il est alors orienté vers Kep, au Cambodge (fondation de la Pierre-qui-Vire), où, avec l'accord de ses supérieurs des MEP, il entre finalement,

Au début de 1960. Après quelques mois, il est envoyé pour faire son noviciat à la Pierre-qui-Vire, la maison mère, où il est novice de juillet 1960 à septembre 1961.

Mais, à la Pierre-qui-Vire, il ne se sent pas complètement à l'aise, éprouvant la différence entre son milieu paysan originel modeste et celui des autres frères. Il repart alors pour Kep, où il fait profession solennelle, le 20 août 1962. Là, il rend le service apprécié de donner des classes, dans leur langue, aux jeunes frères, pour la plupart d'origine vietnamienne.

Mais la vie dans une petite communauté n'est pas facile tous les jours. En novembre1968, il quitte Kep pour rentrer à la Pierre-qui-Vire, puis, en août 1969, est envoyé au Vietnam pour aider Thien Hoa.
Les difficultés de la langue et des incompréhensions avec son supérieur conduisent à son retour à la Pierre-qui-Vire, en août 1972…
Au monastère morvandiau, il travaille longtemps à l'imprimerie, au façonnage, où il acquiert une vraie compétence et est apprécié pour son sérieux. Puis il devient sacristain, tout en assurant d'autres services (reliure, entretien de la tour sanitaire, plonge…) avec application et don de soi. Il aimait aussi les travaux au dehors : défricher, planter et aménager les abords du monastère.

Parmi les frères, il mène une vie assez cachée, fidèle à tous les exercices de la vie communautaire mais quelque peu solitaire, effacé, parlant peu de lui et portant un fort désir de prière qui ne l'a jamais quitté.

Grand lecteur et travailleur intellectuel assidu, il a appris l'hébreu biblique et

traduit le psautier avec application. Ces dernières années, à l'admiration des frères, il lisait de gros volumes ardus de théologie fondamentale et restait à l'affût de ce qui se réfléchissait et se disait dans la société et dans l'Église.

Depuis 2007, il luttait contre un cancer avec ténacité, attentif à ne pas peser sur la communauté. En ce début d'année, mesurant que la maladie continuait inexorablement de progresser, il consentait à sa fin proche. Vivant cependant comme si de rien n'était, il a tenu sa place au chœur et au travail, jusqu'aux dernières semaines. Avec une grande simplicité, il disait qu'il arrivait en paix au but que tous les frères recherchaient et remerciait la communauté de l'avoir accompagné jusqu'ici.

C'est un visage plein de contraste que nous laisse frère Etienne : homme de prière, tempérament bouillonnant, voire violent, intellectuel solitaire assidu et travailleur manuel acharné. Un homme tout donné à ce qu'il faisait.

Sa vie, par ses nombreux contours, a été rude. Moine, il a toujours gardé en lui un élan missionnaire, aspirant à plus de prise sur les besoins de l'Église, au Vietnam ou ailleurs…Tout cela n'a pas été sans combat, mais il aura su se laisser conduire sur le chemin de la paix. »

Père Luc CORNUAU, abbé. (*Extrait du texte prononcé lors de la veillée de prière suivant le décès d'André Hugueny et aimablement transmis par Frère Mathias*).

Louis PHILIPONA
16 07 1936 – 30 05 2010

Ancien président de l'"Association des Anciens et amis de Consolation", Louis avait encore répondu à notre invitation du 17 avril dernier, s'excusant de ne pouvoir venir et renouvelant son adhésion d'« ami » à notre association. Depuis plusieurs années - rapprochement inter-associations souhaité par H. Maire – il participait en effet à nos retrouvailles annuelles…

Enfant d'une famille de sept, il fréquente d'abord les écoles primaires de Solemont et de Villers-Chief (Doubs), où ses parents sont fromagers. A 12 ans, il entre à "Conso", poursuit à Faverney et, après son service militaire en Algérie, suit les formations de l'École de commerce de Reims et fait une licence de droit à Paris.

De son mariage, en 1967, naissent trois enfants, que rejoindront ensuite des « enfants de cœur », accueillis par la famille dans le cadre d'un parrainage des Enfants du Mékong.

A la direction de l'entreprise familiale qu'il partage avec ses trois frères, Louis ajoute des engagements civiques, associatifs et syndicaux : conseil municipal, parents d'élèves (APEL), gestion d'établissements (OGEC), syndicat des fromagers (SIGF).

Retraité (1996), il restait actif auprès des "Anciens de Conso" et des travailleuses missionnaires de la Grâce-Dieu. Le 30 mai dernier, un infarctus cérébral a eu raison de sa soif de vie.

(D'après l'E.R. du 2 juin 2010 et R. Laithier)

Camille DORNIER
1940 – 2008

Dans le bulletin *La Maîtrise*, du printemps dernier, nous avons évoqué la mémoire de Camille, enfant des Fourgs (d'où était originaire également le P. Gabriel Tissot), entré à la Maîtrise en septembre 1952, où il passa deux années, et décédé le 31 juillet 2008.

Nous avions alors regretté de ne pouvoir publier, dans cette notice nécrologique, une photo de Camille. Cette absence est ici réparée, grâce à l'amabilité de son fils, qui nous a fait parvenir ce portrait. Ses anciens camarades retrouveront dans son sourire sa générosité et sa bonté.

« *Le concile Vatican II, une boussole pour notre temps* ». Ainsi s'intitule le nouveau « livret », proposé par les Services diocésains de Formation des trois diocèses de Franche-Comté et diffusé cet automne 2010, pour servir de support à la « réflexion de partage » des mois à venir…

En mai dernier, la revue *Études* publiait un « *Hors-série VATICAN II, histoire et actualité d'un concile* »…

De cette actualité, l'Escale avait déjà témoigné il y a un an, en programmant dans le cadre de son programme 2009-2010 "théoJeunes" de la pastorale des Jeunes (de 16 à 30 ans), trois « mardis soirs » pour revisiter ce thème, abordé sous trois angles :

- *Mémoire et actualité du Concile Vatican II*, avec notamment le témoignage du P. Georges Mesnier qui avait vécu le Concile de l'intérieur.
- *Les ouvertures apportées par le Concile Vatican II.*
- *Regards croisés sur le Concile Vatican II*, et plus précisément sur les textes clés parlant du prêtre.

La Rédaction a demandé aux « Escaliennes et Escaliens » qui avaient participé à ces soirées de "réflexion partage" de formuler leur sentiment sur ce qu'ils en avaient retirés. Quatre d'entre eux livrent ici trois témoignages.

Jean-Michel FOLON
Un espoir
1986
Aquarelle

CONNAISSANCE DE L'ÉGLISE ET CONNAISSANCE DE SON HISTOIRE

J'avoue que, de prime abord, le thème ne m' « inspirait » pas. Je ne m'étais jamais posé de questions sur cet événement, que j'avais compris tout de même comme étant primordial dans la vie de l'Église. Mais le Concile me semblait très éloigné de ma propre vie de chrétienne du 21ème siècle.
C'est donc avec peu d'envie, que je suis arrivée à ce premier *théojeune* sur ce thème (il y en aura trois). Eh bien, à ma grande surprise, j'ai été captivée!

Le témoignage d'un prêtre – Georges Mesnier – qui l'avait vécu en tant que secrétaire de l'évêque, et les photos qu'il avait apportées ont permis aux participants de cette soirée de ressentir le caractère exceptionnel de ce moment, de vivre l'émotion de ces évêques du monde tous ensemble rassemblés.

Le témoignage du Père François Rouyer a complété cette première partie, en rendant concret les changements qu'a opérés le Concile dans la vie de l'Église et des pratiquants, et en permettant de rendre grâce pour le regain qu'a suscité cet événement dans l'Église.

La troisième rencontre autour de cette question du Concile, au cours de laquelle le Père Christophe Bazin dialoguait avec le Père Jean-Baptiste Morreau de la Fraternité St Pierre, a été décisive aussi pour moi. J'ai pris conscience que les avancées du Concile n'étaient pas acceptées par tous et qu'il fallait être vigilant au sein de l'Église face aux velléités de certains, désireux de retours en arrière régressifs.

Ces temps de formation autour du thème du Concile m'ont beaucoup appris sur l'Église et son histoire et m'ont donné envie de m'investir davantage dans cette connaissance.

Amélie ASTRUC

Regards sur le concile

UN MESSAGE DE PAIX EN VÉRITÉ

Ces trois soirées furent finalement une découverte : on pense connaître son Église parce qu'on va régulièrement à la messe, en réalité on n'a pas la moindre idée de ce qu'a été l'Église avant Vatican II et de la révolution que le Concile a initiée.

Pouvoir à la fois écouter le récit d'un participant et tenir vraiment en mains des extraits des textes m'ont fait découvrir le courage et la sincérité de ceux qui ont voulu ces changements.

On parle toujours de moderniser l'Église, mais tout est là, dans le Concile ; il faut juste le temps que les mentalités s'adaptent et que chacun s'approprie ces idées. Dans une époque où l'immédiateté fait loi, c'est bien sûr difficile à mettre en œuvre mais j'ai confiance, le cheminement se fait peu à peu.

A la suite des problèmes de pédophilie dans l'Église, de nombreuses voix se sont élevées pour réclamer une refonte de la gouvernance de l'Église et même un nouveau concile !

La grande découverte de ces soirées sur le thème de Vatican II a été pour moi de découvrir que la mise en œuvre des orientations tracées par le concile ne fait que commencer. C'est comme une source qui se met doucement à sourdre et qu'il faut « travailler ».

L'Église gagnerait sans doute à communiquer, à faire travailler les chrétiens sur Vatican II, afin d'éviter, une fois de plus, de partir sur autre chose avant d'avoir exploré la voie

tracée, comme dans notre quotidien, où tout problème doit avoir sa solution et même sa réforme !

Prions d'abord pour que les différences soient richesses, que nos prêtres et nos communautés se respectent dans l'altérité. Car, comme dans un couple, c'est l'altérité qui fait la richesse de l'Amour. C'est le message de Vatican II qui m'a le plus touché, un message de Paix en vérité, de Paix entre nous, chrétiens.

Roland et Charlotte

MA CONCEPTION DE L'ÉGLISE A CHANGÉ

Jeune homme de 23 ans, je n'ai connu que l'Église « post-concile » et je n'avais jamais pris le temps de découvrir ce moment fondateur.

Ce concile, le P. Mesnier a voulu le faire revivre en nous apportant son témoignage. Alors secrétaire de l'archevêque de Besançon, il a eu la chance de suivre les préparatifs, les nombreux échanges épistolaires avant les assemblées conciliaires, jusqu'aux sessions romaines où, entre autres, il distribuait les documents aux évêques. Ce témoignage, agrémenté de nombreuses photos personnelles et d'autres documents, m'a permis de goûter à l'effervescence qui a alors précédé la promulgation de textes novateurs.

Les constitutions du concile ont été plus spécifiquement l'objet de la deuxième rencontre. Le P. Brocard a traité de quelques points marquants : la place des baptisés dans l'Église, la présence de l'Église dans le monde, la Parole de Dieu et le dialogue interreligieux, entre autres. Chaque point était abordé à partir d'un extrait des textes conciliaires.

Ces deux rencontres ont été pour moi l'occasion de découvrir à quel point ce concile était à la fois ancré dans l'Évangile et la Tradition tout en étant novateur. Je comprends alors les questionnements de certains fidèles face à de tels changements. J'ai découvert que le concile Vatican II n'était pas qu'une affaire de liturgie mais qu'au contraire il concernait de nombreux domaines. Ma conception de l'Église a changé ; elle n'est plus, à mes yeux, une forteresse campée sur la Vérité et sûre des moyens qu'elle utilise pour propager la Bonne Nouvelle. Je la perçois maintenant comme une assemblée qui, habitée par l'Esprit, cherche à vivre de la Vérité et à la transmettre. Malgré ses errements dans l'histoire, elle est appelée à se convertir – peuple en marche, peuple de baptisés ! D'ailleurs, l'Église n'a pas fini de vivre de Vatican II, de l'assimiler et d'exploiter toutes les portes qu'il enfonce !

David DÉRAY

Vatican II

« UNE CHRÉTIENTÉ FINIT. UNE NOUVELLE COMMENCE »

(P. Robert ROUQUETTE s.j.)

« Le concile Vatican II fait débat en France.
Sa réception continue aujourd'hui dans la discussion et parfois la polémique.
Il importait de revenir sur cet évènement mondial alors que les cinquante ans de sa préparation vont commencer à être célébrés. »

Pierre de CHARENTENAY

Ce hors-série se divise en 2 parties : la première rassemble des chroniques du P. Robert Rouquette, qui fut à Rome le témoin privilégié pour la revue *Études*, de l'ensemble du concile ; la seconde partie propose les évaluations de la réception du concile selon plusieurs périodes.

BREFS EXTRAITS

LA PLUS GRANDE RÉUNION DE TOUS LES TEMPS

Pendant 4 sessions de 2 à 3 mois réparties sur 4 ans, entre 1962 et 1965, 2500 évêques du monde entier se sont retrouvés à Rome – une immense assemblée à organiser et à gérer pour traiter de sujets très vastes, très complexes, mais aussi historiquement enracinés dans 2000 ans d'histoire.

Il s'agissait en réalité de sortir l'Église du poids du XIX^{e} siècle, de ses peurs et de ses condamnations, pour l'ouvrir au monde du XX^{e} siècle, au dialogue avec tous, croyants ou non, chrétiens ou non.[..]

Le concile se déroulait dans un climat de grandes transformations des sociétés, des modes de vie et de consommation, des représentations et des mentalités. [..] Vatican II a cherché à donner aux chrétiens une manière de vivre en baptisés dans un monde de liberté et d'individualisme qui se mettait en place. [..]

Avec ses 16 documents et ses 300 pages de textes, ce concile a été généralement bien reçu par la majorité des catholiques, heureux d'être ainsi envoyés dans le monde pour y faire vivre l'Évangile. Mais les générations nouvelles sont déjà loin de cette époque et de ces textes.

(P. de Charentenay) (Introduction)

LES ANIMATEURS PASTORAUX LAÏCS

L'Église en Occident est dans une situation de mutation en ce qui regarde son « constitutif ». Sa structure doit rester fidèle à elle-même, tout en vivant un moment de déplacement profond dans le domaine de sa figure. Cette structure exerce sa fécondité en suscitant un troisième pôle prometteur. Nous sommes encore au début du processus. Il nous faut accepter de le gérer au plan existentiel, avant de chercher à lui donner la ratification institutionnelle qu'il peut mériter dans l'avenir. Les transitions sont ici capitales.

A plus long terme, quand ce genre d'expériences aura acquis figure ferme, l'Église se trouvera devant un dilemme. Elle s'apercevra qu'elle a fait trop ou pas assez… Si des inconvénients majeurs se révèlent, elle ne confiera plus de ministères pastoraux à des personnes non ordonnées ; dans le cas contraire, elle dira ce qu'a dit Pierre (*Ac. 10,45*) : « Avons-nous le droit de ne pas ordonner ceux dont le ministère a manifestement montré qu'il avait la fécondité qui vient de l'Esprit ? ». Cela ne se produira pas selon la simple reconduction de la figure actuelle du rapport entre *clergé* et laïcs, mais une fois que ce troisième pôle aura renouvelé les deux autres. Ce jour est encore à venir."

Bernard Sesboüé s.j. (Études, 192)

La route qui longe le site d'implantation de HSA, la RN 25, qui va de Mananjary à Fianarantsoa et Antananarivo a été, en plusieurs endroits, sur plus d'une dizaine de km, complètement emportée.
Or c'est la seule "artère" qui permet d'acheminer ce dont ont besoin Mananjary et sa région mais également le Sud-est de l'île.

Deux lettres de Mananjary :

une longue lettre du 22 mars, dix jours après le passage de la tempête tropicale Hubert, dont les participants des retrouvailles ont pu lire l'intégralité, qui relate et commente les dommages causés par la tempête dans la région de Mananjary et sur le site même du futur hôpital Sainte-Anne

et un courriel « de rentrée », du 7 septembre, ouvrant sur la perspective de la nouvelle étape, celle de la construction…

Entre-temps, un courrier du 21 avril dernier des architectes bénévoles, Jacques Péré et son épouse Évelyne, relatant leurs travaux d'experts, effectués 3 semaines durant sur place.

Les conteneurs où j'entrepose du matériel, à l'évêché, dans la ville de Mananjary.

Dans l'un des magasins, où était entreposé du linge pour le futur hôpital, tout "baignait" dans 50 cm d'eau. Heureusement, le site des 4 conteneurs contenant le matériel plus volumineux n'a pas été touché.

APRÈS LA TEMPÊTE TROPICALE « HUBERT »

Mananjary, le 22 mars 2010

« Malgré la relative discrétion des médias français sur la tempête tropicale *Hubert* à Madagascar et dans la région de Mananjary en particulier, vous avez été nombreux à vous inquiéter pour nous…

Hubert nous a apporté beaucoup d'eau : sur une vingtaine de jours, il est tombé 1274 mm d'eau ! De mémoire, on n'avait pas vu autant d'eau depuis bien longtemps !

Plus que la force des vents, qui a bien sûr provoqué chutes d'arbres et destructions de cases, c'est l'eau qui a provoqué des glissements de terrain, et la force des courants qui a détruit un certain nombre d'ouvrages

Les chantiers du futur Hôpital Sainte Anne
Les lettres
du P. Jean-Yves LHOMME

« Avec mes remerciements pour votre aide et le souci de ce projet que vous acceptez de porter avec nous »

Les cultures ont bien sûr souffert. On venait de repiquer le riz, nourriture de base à Madagascar ; or nous sommes actuellement à la limite du temps de repiquage.

Dans un pays comme le nôtre, à vocation agricole et dédié à la "culture" du riz, ce sont les semaines et les mois à venir que l'on redoute…

Heureusement, aucun blessé ni aucune victime ne sont à déplorer parmi les personnes qui travaillent sur le site ou parmi leurs proches.

A première vue, trois mois de travail à reprendre, alors que nous avions déjà eu à subir la tempête *Jade* en avril 2009.

Le constat va, une fois encore, nous permettre de mieux prévoir et surtout de faire en sorte qu'aucune construction future ne puisse être mise en danger. »

Mananjary, le 7 septembre 2010

« Tout le mois de juillet, j'étais à Paris pour l'assemblée générale des Missions Étrangères, dont j'étais le délégué pour l'Océan Indien. Cette année 2010 est par ailleurs celle de mes congés réguliers (3 mois tous les 3 ans) mais je ne les prendrai pas cette année car, avec le temps de l'assemblée, mon absence du site HSA aurait été trop longue pour une bonne avancée des travaux. Je les remets à 2011 (avril à juin). J'étais certes arrivé en France plutôt fatigué à la fin du mois de juin mais une semaine paisible et de retraite avant l'AG, avec mes confrères, à La Pierre qui Vire, m'a fait du bien…

Je suis ensuite rentré très vite à Madagascar pour pouvoir, le 6 août, accueillir Tanguy, le jeune coopérant qui termine ses études d'ingénieur en bâtiment et qui vient travailler avec moi une année. (il est actuellement sur les Hautes Terres à Fianarantsoa pour un cours intensif de malgache). C'est bien sûr une satisfaction de pouvoir porter le projet à deux et de faire ainsi avancer les choses, d'autant plus que nous allons passer sans trop tarder maintenant à l'étape suivante.

La presse à briques est arrivée d'Espagne. Ce sera une des premières tâches de Tanguy de constituer une équipe, d'installer un lieu de fabrication, de faire les essais préalables… et de lancer une production. Les briques et les moellons en granit sont la base des matériaux de construction que nous utiliserons. »

Heureusement, le barrage a fait ses preuves ainsi que le mur de soutènement le long de la RN 25

Jacques et Évelyne Péré, architectes

A l'automne 2004, ils avaient déjà effectué les relevés topographiques préalables à l'aménagement du site du futur Hôpital Sainte-Anne

Revenus à Madagascar le 7 mars dernier, Jacques et Évelyne ont travaillé 3 semaines durant bénévolement, avec le P. Jean-Yves Lhomme, pour établir les plans définitifs de construction de l'ensemble hospitalier.

Ce que nous avons fait sur place

« Quand nous avons quitté la France, le mois dernier, nous ne savions pas exactement ce que nous pourrions faire sur place, notamment pour obtenir ce que nous nommons ici un plan topographique, indispensable pour l'implantation des bâtiments. Le Père Jean-Yves et Monseigneur Alfredo, à qui nous en avions fait la demande depuis deux ans, nous disaient être dans l'impossibilité de faire réaliser ce document, l'activité de géomètre n'existant pas à Mananjary.

Notre premier travail a donc consisté à faire ce relevé des niveaux, avec des instruments de fortune (dont la célèbre « corde à douze nœuds » dont parle la Bible à propos de la construction du temple de Jérusalem et qui sert à tracer des angles droits !). Nous avons été bien assistés par le « gardien-contremaître » du chantier qui a vite appris à se servir de ces outils simples : niveau à eau avec tuyau, mire et barre de visée, piquetage… et la fameuse corde.

Le résultat de ce travail nous a permis de déterminer avec précision les zones du terrain exploitables, leurs dimensions, leurs niveaux, et de définir les derniers écrêtements à réaliser pour obtenir au final une surface totale relativement horizontale d'environ 8000 m2 (soit moins de 10% de la surface totale du terrain) répartie en 8 plateformes.

Le soulagement a été grand, pour le Père Jean-Yves et pour nous-mêmes, de constater que, malgré la configuration mouvementée du terrain, il était possible d'installer l'ensemble des bâtiments nécessaires à la vie de l'hôpital, à savoir : administration, locaux de consultations externes, hospitalisation médecine, bloc opératoire et hospitalisation chirurgie, chapelle, logistique (forage, château d'eau, incinérateur, atelier, cuisines, stockages) et lieux de vie pour le Père responsable, la communauté des religieuses et les coopérants.

En dehors de ce travail préliminaire indispensable, nous avons poursuivi l'étude avec les étapes suivantes :

- Analyse des besoins (nature et nombre des locaux, surfaces, organisation fonctionnelle) sur la base du cahier de charges établi par Madame Béatrice Bellinger, directrice de clinique à La Réunion ;
- Redéfinition quantitative tenant compte des spécificités locales (personnel, équipements, expérience locale …) ;
- Implantation des bâtiments sur le terrain en fonction de l'espace disponible ;
- Esquisses de plans de masse au 1 /500e et de plans de niveaux au 1/200e pour tous les bâtiments ;
- Étude de faisabilité technique en fonction
  - des matériaux disponibles sur place (utilisation de la latérite grâce à une presse à briques et du granit extrait à Irondro, à 60 km, taillé en beaux moellons),
  - des pratiques locales (bâtiments entourés de varangues : circulations extérieures protégées des intempéries),
  - de la facilité de mise en œuvre (bâtiments de conception identique, faciles à reproduire),
  - des contraintes climatiques (orientation, ventilation, matériaux résistants à l'humidité) ;
- Visites de différents établissements de santé (hôpitaux, léproserie, établissement pour enfants handicapés) pour comprendre les urgences et les modes de fonctionnement locaux.

Ce qui reste à faire dans les mois et années à venir

Dans le même temps nous nous sommes engagés à mettre en forme le dossier de permis de construire et les plans détaillés pour la construction de la maison du responsable : nous les lui remettrons en juillet. L'autorisation de construire des logements, délivrée par le maire de Mananjary, devrait être obtenue rapidement.
Il faut d'autre part constituer un dossier d'agrément pour les bâtiments de l'hôpital lui-même avec argumentaire, plans, projet de fonctionnement, noms des membres du personnel… Ce dossier sera instruit par le Ministère de la Santé et nul ne peut dire quel sera le délai d'obtention de cette autorisation. Nous participerons à l'élaboration de ce document, et simultanément nous finaliserons les plans, coupes, élévations, schémas techniques, détaillés et cotés, pour le chantier ; nous les communiquerons vers le mois de novembre de cette année.

Les principes de construction du gros œuvre sont déjà arrêtés ; ils correspondent à ce qui se pratique et à ce qui est possible à Madagascar : soubassement en moellons de granit, élévation en briques avec raidisseurs et ceinturage en béton, charpente en bois et couverture en tôle d'acier.

Par contre il reste à faire l'étude technique et financière des matériaux de second œuvre : menuiseries extérieures (probablement en aluminium laqué ou anodisé pour résister à l'humidité), plafonds, revêtements de sol, quincaillerie, équipements sanitaires et autres…

Pour conclure, nous vous redisons avec le Père Jean-Yves combien votre soutien à tous est précieux, tant sur le plan moral que sur le plan financier, et que plus que jamais nous devons nous mobiliser pour trouver les dons et les financements qui permettront de mener à bien ce beau projet. » J.P.

NDLR : Les étapes suivantes de la construction des bâtiments seront décrites dans le bulletin de Noël prochain

P. Jean Sarrazin

«Vous êtes l'éveilleur… »

« 1954 : Solfège, petit soprano emprunté, toujours à contretemps du métronome, déjà romantique, poète et rêveur, déjà sans sa maman, et déjà la chance... la formation du goût par la musique.

Dans le long dortoir de la Maîtrise, après l'extinction des feux, les mélodies qui baignaient l'endormissement filtraient ou plutôt coulaient sous votre porte : Bach, Vivaldi, Mozart, Chopin... Je m'endormais mezzo voce comme *in utéro*. Puis l'adolescence, votre coup de baguette toujours savamment dosé sur l'épaule pour une reprise à cause de mes distractions ou toujours à contretemps. Votre patience, votre abnégation pour la cause de la seule Musique, aussi sûre et parfaite que les mathématiques. Et, un soir de printemps toujours au dortoir, entre la "souris" (le P. G. Tissot) irrémédiablement perdu pour les accords consonants et Pierre Petithuguenin aussi indélicat que moi pour la mesure à 4 temps ou à 6/8, vous osez Jacques Brel (*La valse à mille temps*) !..

Vous êtes l'éveilleur, celui que nos enfants et petits-enfants n'auront que peu de chance de connaître un jour. Entre le Père Corrotte, un peu père fouettard, à qui nous devons avec reconnaissance le respect, le silence, l'écoute des autres et le Père Ledeur, qui guide nos pensées et notre foi, vous avez été celui qui, des rustres que nous étions, avez sublimé, par la chorale, la sensibilité, l'humanité, l'émerveillement et la participation aux symphonies du monde : celles de l'amitié, de la science, de la nature, de l'amour.

Père Sarazin, savant de la musique, longiligne dans votre soutane ailée, toujours calme, tolérant, souriant et épris d'exactitude. Je n'oublierai jamais, enfant encore (1957), l'expression de votre joie, pleine de retenue, après un *Ave Verum* à la Cathédrale de Besançon. J'avais enfin fait quelques progrès... et vous êtes venu me remercier d'une petite "tape" qui en disait long sur la confiance que vous nous accordiez... Ce même jour, je crois - c'est encore dans un calepin de souvenirs - je vous ai entendu jouer au grand orgue les *Litanies* de la Sainte Vierge. J'étais tout petit à côté de mon frère André, ténor, devenu chef de chœur, et de Camille Belot, avec sa voix de basse, qui m'impressionnait et cachait mes faux dièses.

Je vous ai cherché quelquefois pour vous remercier de tant de générosité et de bienfaits. Mais toujours, hélas, en passant, entre deux avions, dans la région. Au contraire de l'histoire, de la géographie et des maths, votre empreinte sur nos sensibilités a été vécue, pas tant au travers des quelques notes faciles et maladroites, qu'émet mon saxophone, quand je navigue seul dans les mers du Grand Sud, que dans les instants d'harmonie, qu'émaille une carrière de chirurgien, quand l'exactitude est au rendez-vous d'une vie sauvée.

Il ne suffit pas de jouir égoïstement d'une symphonie qui nous comble de béatitude ; apprendre aux autres à la boire, les aider à en découvrir les promesses, c'est apporter la vie, une survie parfois, un don qu'assurément vous nous avez donné continûment, comme une grâce.

Mes mercis ne suffisent pas à vous exprimer ma reconnaissance. Longue vie, vie éternelle, à vous qui côtoyiez sans cesse le sublime. Vous le disiez vous-même : « ce qui est en cause n'est pas tant la musique pour elle-même que la gloire de Dieu ».

Maurice Brisard
Papete (Tahiti), 13 avril 2010
(Maîtrise 1955-1959)

Claude Coulot

« L'exégète disciple »

Extraits de "l'hommage" introductif, académique et spirituel, de Michel DENEKEN ('Université de Strasbourg) au dédicataire des Mélanges.

« Depuis les origines, en 1902, l'enseignement et la recherche exégétiques, qui procèdent, pour une bonne part, du gène germanique dans la genèse de l'Université de Strasbourg et portent une tradition strasbourgeoise marquée par un goût prononcé pour l'histoire et les sciences positives, constituent une des richesses reconnues de la Faculté de théologie catholique. Dès le commencement, une part plus importante que dans d'autres lieux théologiques catholiques a été accordée à l'exégèse, à l'enseignement des langues bibliques et patristiques, à l'archéologie. La présence d'une Faculté de théologie protestante, au sein d'une même université, n'est certainement pas étrangère à cette particularité.

Claude Coulot s'inscrit dans cette tradition, dont il est l'héritier et le serviteur, doublement adoubé par Joseph Schmitt et Jacques Schlosser, deux éminents représentants de l'exégèse strasbourgeoise. Il a suivi des études, à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg et à l'Institut biblique de Rome, où il obtint la licence en 1976. Il devient docteur en sciences religieuses, après avoir soutenu une thèse de 3e cycle intitulée « Matériaux pour une étude de la relation "maître–disciple" dans l'Ancien et le Nouveau Testament » en 1979, puis docteur d'État en théologie catholique, après la soutenance, en 1985, d'une thèse sur Jésus et le disciple…

Les manuscrits de la mer Morte offrent un autre champ de recherche, que Claude Coulot a largement investi… Les figures vétérotestamentaires et leurs relectures font aussi partie des centres d'intérêt de l'exégète. On y verra notamment l'expression de la quête spirituelle du bibliste qui, en frère mineur, a très certainement ce désir de conjoindre recherche des origines, qui rime avec recherche des sources premières, et recherche des porteurs historiques de la tradition, qui veut mettre au jour les processus d'élaboration du témoignage apostolique dans le précipité qu'est l'Écriture. En choisissant comme fil conducteur de sa recherche et de son enseignement le rapport entre le maître et le disciple, frère Claude unifie la recherche intellectuelle et la quête spirituelle, sans confondre jamais les plans….Dans les textes où il évoque les relations entre l'homme et le Chrsit, saint François n'emploie pas le terme *imitare* mais *sequi*. »

Mélanges offerts
à Claude Coulot

Le 16 avril dernier, Claude Coulot (Maîtrise 1956-1962) recevait de ses collègues de la Faculté de théologie de Strasbourg, à l'occasion de son départ à la retraite, un recueil de *Mélanges* ayant pour thème « Bible et paix ». Un ensemble de travaux sur un thème situé, pour Claude, franciscain, exégète et désormais professeur émérite de Nouveau Testament à l'Université de Strasbourg, « au carrefour d'une discipline qu'il a travaillée dans le cadre universitaire et d'un engagement communautaire au quotidien » ».

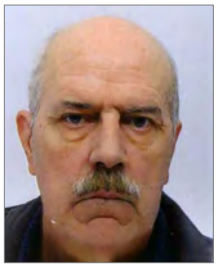
« Ces dernières années, écrivent les coordonnateurs de ce recueil, les sujets sur la violence ou la guerre dans la Bible ont suscité un intérêt croissant auprès des chercheurs et de nombreux lecteurs. En écho à ces travaux, nous avons souhaité attirer l'attention et orienter la réflexion sur un sujet complémentaire – proposer un parcours équilibré et relativement complet à travers l'un et l'autre Testament, fléché par les termes *shalom* et *eirènè,* qui désignent, chacun à sa façon, le bien-être, la prospérité, la paix. » *(Les Éditions du Cerf ,Paris 2010)*

Élus au Conseil d'administration de l'association

Marcel CHOPARD

Né en 1937. Maîtrisien de 1949 à 1955. Élève de l'Institution St-Joseph (en Sciences exp.) en 1956. En activité durant trois années (1960-1962) dans l'enseignement catholique (surveillant et instituteur). En 1963, à l'issue du service militaire, il se marie et entre chez Rhône-Poulenc, où il est successivement responsable du planning et technicien en organisation du travail. A la fermeture programmée de l'usine (1980), il effectue un stage de reconversion en "cadre informaticien de gestion". Il travaille ensuite une année à la mutuelle RP, pour parfaire le logiciel de gestion puis prend en charge l'informatique chez SAMGRP (archives de RP), jusqu'à la préretraite en 1994. Deux enfants et quatre petits-enfants. Il réside à Morre.

Bernard JOURNOT



Maîtrisien de 1957 à 1964. Après deux années à Faverney (1964-1966) et une année au Grand Séminaire (1966-1967), il effectue son service militaire à Verdun (janv. 1968-mai 1969). Il s'inscrit ensuite en Fac d'histoire-géo à Besançon (1969-1973) et obtient le CAPES en 1973. Il est ensuite successivement professeur à Dieuze (57), Jussey, et enfin Mulhouse, jusqu'à une mise à la retraite anticipée pour maladie en 2001. Passionné de musique, il assure, avec d'autres, les services liturgiques à l'orgue. Il réside au Valdahon.

Musique au cœur

Michel Gentillhomme et les Heures musicales de Morre

Pour Michel Gentilhomme, on le sait, « *nulla dies sine musica* ». Et, dans l'église de Morre, la musique est au rendez-vous des fêtes et des saisons, offerte avec générosité à tous les amateurs et les "gourmets" des communes voisines. Fête de l'été et fête de l'orgue, Michel Gentilhomme « déplie la musique ». Et « à la sortie, on peut déposer son obole dans le chapeau, sans faire de bruit, à la mesure de son contentement » !

Quand Michel Gentilhomme se met au clavier…de l'ordinateur, et que le musicien se fait écrivain

Par chez nous…

« Ce sont quelques réflexions sur mes racines, une sorte d'hommage, un hymne à ma région, à partir de souvenirs, d'impressions, de sensations bien ancrées dans la mémoire … que je rassemble pendant qu'il est encore temps !

Ces souvenirs et ces impressions, Michel Gentilhomme, avec une élégante humilité, les dédie à ses « frères et sœurs »… Mais ces images et ces sonorités qui « remontent à la surface » trouvent résonance familière chez tout lecteur, qui « en vieillissant » se fait volontiers « quelque peu pèlerin »

A travers quelques feuilles…

La ligne

Ho ! Qu'est-ce que tu vas trôler par là au travers ?

Dans les années 30, nous sommes des usagers du PLM : chaque été, nos parents nous emmènent à Longemaison, pour y louer un gîte de vacances, après le 31 juillet, date qui marque la fin de l'école, le début des vacances. On chante : « *Gai, gai l'écolier, c'est demain les grand' vacances… gai, gai, c'est demain que j'partirai…* »

De chez nous, on descend à la gare avec *tout plein* de valises, pour prendre le train de Morteau. Ce trajet, encore aujourd'hui, me semble familier : je reconnais, le long des voies, les talus variés, dont certains sont inchangés depuis un siècle, le défilé des gares dont nous énumérions la liste – litanie cantillée – mais dont beaucoup, aujourd'hui, sont vides et murées ou mises en location. Je revois aussi les ponts, les passages à niveau avec la manivelle à main, villages et *murgers*, cultures et *gouillets*, scieries et stocks de planches, abris à vaches, champs d'avoine ou de blé….

Longemaison

Et voilà ! c'est l'arrivée à la maison qui sera pour les vacances notre *demeurance*…

A peine arrivée, voilà notre maman qui fait une *frelée* dans la cuisinière avec des *ételles*. Ah ! la bonne odeur de sapin qui s'enflamme joyeusement !

Dehors, c'est la symphonie des cloches de vaches. Chaque bête a la sienne. On les entend sonner, quand elles rentrent *pour traire*, ou à la tombée du jour quand tout est calme, vraie nappe musicale : ça tinte, ça carillonne, c'est *grebi* de rythmes variés et de puissants clusters. Polyphonie ambulante, c'est merveilleux ! Haut-Doubs magique !

Et quel bonheur, à 13 ans, d'accompagner les vaches à la fontaine, de tenir les rênes de la jument demi-sang, qui fait tinter son collier de *greuillots* quand elle prend le trot !

Et nos vacances se passent, paisibles à Logemaison, en attendant d'y *raller* l'an prochain.

***

Tant d'images et d'émotions, bien à l'abri dans le "disque" dur de la mémoire de mon cœur, je les déverrouille aisément, lorsque *je m'en vas trôlant* par chez nous ! C'est encore plus intense aux Cernonniers, avec l'accueil chaleureux de l'Odile, qui nous reçoit si bien ! Dès qu'on met la main sur la clenche pour actionner la *tiquelette*, ce qu'on entend, c'est le son d'une serrure qui rit….

L'odeur des graminées exhalée par le foin ou le regain coupé, fait resserrer les mailles du souvenir. Le poêle est un havre de paix, le *tuyé* aux murs refroidis se souvient du goût du feu éteint depuis peu, à côté de la cuisine où le fourneau *claire* toute la journée….

Et dans la chambre haute, avec vue imprenable sur herbes et sapins, le piano s'entend à merveille avec le silence immobile, pour créer le rêve…

Michel Gentilhomme, vagabond mal *gaupé*

1911

octobre 1911

« … La place était libre pour donner l'espace à la Maîtrise, renforcer son indépendance et sa différence avec l'Institution Saint-Jean, et lui fournir un domicile propre 9 rue de la Convention. »

22 novembre 1911

« La Maîtrise reconstituée est inaugurée et la chapelle bénie par Mgr Gauthey. Comme il se devait, cette journée avait réuni les vicaires généraux, le Chapitre, le curé et les vicaires de la Cathédrale, le directeur et des professeurs de l'Institution Saint-Jean. La Maîtrise exprima ses sentiments de joie et de reconnaissance à belle et harmonieuse voix , et Mgr donna un jour de congé… »

2011 La Maîtrise

Apprends-moi
la vraie mesure
de nos jours…

A tes yeux, mille ans
sont comme hier,

C'est un jour
qui s'en va,

une heure
dans la nuit

Ps. 89

Retrouvailles
17 avril 2010

Retrouvailles 2011 aura cent ans

Samedi 4 juin

Conférence de Mgr Gérard Daucourt

Célébration, Exposition…

L'Escale Jeunes

2011